Hurgronje, Christiaan Snouck
Michaël Jan de Goeje

PJ
64
G6H814

MICHAËL JAN DE GOEJE

PAR

C. SNOUCK HURGRONJE.

TRADUCTION FRANÇAISE

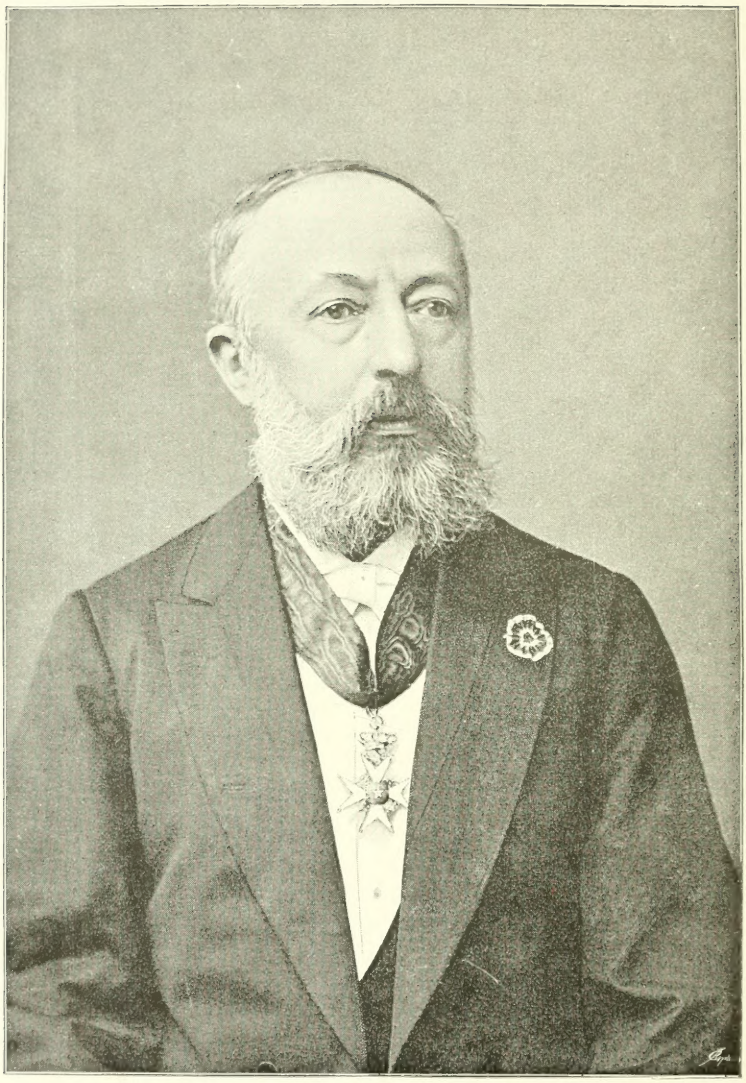
DE

MADELEINE CHAUVIN.

AVEC PORTRAIT.

LEIDE — 1911.
LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
ci-devant E. J. BRILL.

MICHAËL JAN DE GOEJE.



MICHAËL JAN DE GOEJE

PAR

C. SNOUCK HURGRONJE.

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

MADELEINE CHAUVIN.

AVEC PORTRAIT.

LEIDE — 1911.
LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE
ci-devant E. J. BRILL.

PJ
64
G6H814

LIBRARY
OCT 21 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1016158

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.

MICHAËL JAN DE GOEJE

PAR

C. SNOUCK HURGRONJE.

Le 17 mai 1909, notre Académie perdait en Michaël Jan De Goeje un membre dont l'activité ne se ralentit pas au cours de quarante années (depuis le 12 avril 1869) non plus que son intérêt pour les travaux de la société [1]). En 1870, l'année

---

1) Différentes sources m'ont fourni les éléments de cette biographie: 1°. Les nombreux travaux que De Goeje a publiés et dont Mr. Th. W. Juynboll a dressé avec beaucoup de soin une liste aussi complète que possible. Comme cette liste figure ci-après à titre de 1er supplément, je me permettrai d'y renvoyer le lecteur et ne mentionnerai au cours de cette esquisse que les ouvrages les plus importants. 2°. De nombreux souvenirs personnels, qui remontent jusqu' en 1875. 3°. Toutes sortes de documents et d'écrits, des renseignements demandés et obtenus. Les enfants du défunt ont mis à ma disposition quantité de pièces officielles, de lettres d'orientalistes amis, de notes de toute espèce, dont plusieurs méritent une mention particulière: A. 2 petits cahiers (en tout 23 pages écrites) dans lesquels, au bout de périodes plus on moins longues, le pasteur P. De Goeje, père de Jan, a consigné à partir de la naissance de l'enfant, tout ce qui dans son développement physique, moral et intellectuel, semblait digne de remarque (le premier de ces cahiers porte sur la garde: „n°. 3, Jan"); la dernière note de la mi-avril 1853, près de 9 mois avant la mort du père, alors que Jan n'avait pas loin de 17 ans. B. Les lettres (la première du 28 avril 1858) que De Goeje reçut presque jusqu'à la fin de sa vie de son ami intime Théodor Noeldeke, le plus grand des sémitistes actuels, depuis 1872 professeur à l'Université de Strasbourg. C. Les lettres de De Goeje conservées

après celle où il fut nommé membre, il présentait déjà son premier mémoire [1]), puis au cours des années qui suivirent, huit autres communications scientifiques [2]). Lorsqu'en notre assemblée du 10 septembre 1906, il déclara more majorum que sa soixante-dixième année venant de s'accomplir, il perdait sa qualité de membre effectif, notre président Kern lui répondit qu'il faisait bien de le rappeler, car assurément personne ne s'en fût avisé sans son aide. Dans le courant du dernier mois où semblable effort physique lui fut encore possible, le 12 janvier 1908, il parla ici pour la dernière fois; et en février, trop souffrant même pour assister à la séance, il se félicita de n'avoir pas remis à plus tard de faire sa communication „qui sans cela eût peut-être été différée longtemps encore." Et depuis, hélas, il ne nous fut plus donné de le voir parmi nous. La maladie qui devait l'emporter avait commencé son oeuvre destructrice.

Si ç'avait été jadis un honneur pour lui d'être appelé si jeune encore à faire partie de l'Académie,

---

par Noeldeke à partir du mois d'août 1862 (la dernière du 30 décembre 1908) et dont Mr. le professeur Noeldeke a bien voulu me permettre de faire usage. Elles constituent avec les siennes une collection précieuse pour qui veut se faire une idée de la vie de ces deux grands hommes, pour tous ceux du reste qui s'intéressent à l'histoire des études sémitiques en Europe au cours du dernier demi-siècle.

C'est spécialement Mr. J. W. De Goeje (fils aîné), Mlle Marianne De Goeje (seule soeur survivante), Mr. le prof. H. Oort (beau-frère), Mr. le pasteur P. Heering (cousin) et Mr. A. van Oven (ami du défunt) qui m'ont fourni sur certains points les renseignements nécessaires. A tous j'adresse mes vifs remerciments pour l'aide qu'ils m'ont apportée.

1) Liste, n°. 46.

2) Liste, nos 56, 57, 68, 82, 94, 112, 121, 128.

il y avait beau temps que cet honneur, il l'avait largement racheté et que l'Académie pouvait s'enorgueillir de compter parmi ses membres un savant d'aussi grand renom dans tout le monde scientifique.

C'est dans le village frison de Dronrijp (Menaldumadeel), village natal aussi du peintre Alma Tadema, que De Goeje naquit le 13 août 1836; il était le troisième des huit enfants [1]), le deuxième des quatre fils du pasteur Pieter de Goeje et de Wilhelmina Bernardina Schilling [2]). Le ménage n'avait pour vivre que des ressources fort restreintes. On sait combien d'hommes distingués notre pays doit à ces familles de pasteurs où le père, d'une culture supérieure lui-même, cherche à développer le plus possible les aptitudes intellectuelles de ses enfants, à ces familles où la vie est prise au sérieux, où à l'école de la pauvreté, tous apprennent de bonne heure à s'entendre et à s'entraider.

Tel entre autres le milieu familial ou grandit Michaël Jan. La mère, une femme d'élite, avait su créer autour d'elle une atmosphère d'affection et d'harmonie; le père était un de ces croyants d'alors, pénétré de l'autorité de la Bible, mais en dehors de toute dogmatique orthodoxe. Il fit tout ce qu'il put pour qu'à leurs débuts dans la vie, ses

---

1) Sans compter un fils né en 1844 et mort la même année.

2) La mère, native de Lingen, était d'origine purement allemande. Devenue orpheline tout enfant, elle fut élevée par Lukas Suringar, professeur de théologie à l'Université de Leide, qui avait épousé la soeur de sa mère. De par son éducation, elle était donc hollandaise. C'est dans la maison de son oncle qu'elle fit la connaissance de P. De Goeje, alors étudiant en théologie et qu'elle devait épouser plus tard.

enfants fussent munis d'un sérieux bagage intellectuel. Ses efforts furent bénis, car ceux-là seuls mis à part qui moururent trop jeunes pour réaliser ce qu'ils promettaient, tous sont devenus des gens de grande valeur, chacun dans la sphère qu'il s'était choisie. Aucun d'eux ne se mut dans une sphère aussi vaste, aucun ne se distingua autant que Michaël Jan, dont nous évoquons aujourd'hui la mémoire.

La conscience que le père apportait à sa tâche d'éducateur se révèle dans ces notes prises pendant près de dix-sept années, à partir de la naissance de Jan et suivant pas à pas son développement physique, moral et intellectuel. Nous voyons le père surveiller de près l'instruction que son fils recevait à l'école, la compléter largement lui-même, guider l'enfant dans ses goûts et dans le choix de ses amis.

Au mois de novembre 1839, la famille De Goeje quitta Dronrijp pour Heerenveen, où le petit Jan fut d'abord placé sous la direction pédagogique d'une „schoolmaitres" (maîtresse d'école gardienne, vraisemblablement), puis sous celle de „Meester Westra." Celui-ci lui donnait tous les samedis des leçons particulières de calcul, l'enfant ayant pour cette branche une prédilection très marquée et lorsqu'il fut admis à „l'école française" le 1er janvier 1846, ces leçons n'en continuèrent pas moins [1]).

De plus, De Goeje n'avait que six ans, qu'on l'envoyait déjà à l'école de dessin, mais il n'y resta

1) Plus tard aussi, l'étude des mathématiques conserva pour De Goeje un attrait particulier.

guère — c'était encore au dessus de ses forces de se tenir aussi tranquille —, et ce fut à sa demande qu'il y retourna sept ans plus tard. Puis son père lui donna des leçons de hollandais et quand il eut huit ans, de français également, à sa demande encore. Peu après être devenu élève de l'école française, il obtint aussi de suivre les cours de l'école de chant, ce qu'il fit durant quatre années (février 1846—janvier 1850 [1]). Dans la seconde moitié de 1846, son père lui donna ses premières leçons de latin [2]). Trois ans plus tard, il travaillait aussi l'allemand et l'anglais (l'allemand depuis 1847 déjà), et de plus, bien qu'il n'eût que douze ans, donnait à deux de ses soeurs (Mina et Lize) des leçons de hollandais, d'écriture et de calcul; c'était même bien à contre-coeur qu'il laissait à Bernard, son frère aîné, le soin de leur enseigner le français.

A partir de sa huitième année, nous lisons à maintes reprises dans les notes que Jan est déjà un excellent petit patineur. Les longues promenades que le père faisait avec ses fils constituaient aussi

1) A toutes ces leçons vinrent encore s'ajouter en 1849 des leçons de piano, mais il n'y prit pas goût et les cessa au bout de très peu de temps. Plus tard, lors d'un séjour qu'il fit en Angleterre à l'âge de 26 ans (1862), il regretta de ne jouer d'aucun instrument. Le goût du chant lui resta toujours; il avait une voix de baryton, pas très forte, mais d'un joli timbre. Jeune, il prit une part active aux concerts donnés dans la „Hooglandsche kerk" de Leide sous la direction d'A. J. Wetrens; plus tard, il fut membre du comité, et de la Société de Musique de Leyde (Leidsche Maatschappij voor Toonkunst), et de la Société pour l'Encouragement de la Musique, section de Leide (Leidsche Afdeeling der Maatschappij tot Bevordering der Toonkunst).

2) Outre l'avantage qu'il y avait eu soi à commencer cette étude de bonne heure, une petite subvention était accordée aux fils de pasteurs qui apprenaient le latin — et Michaël Jan la toucha à partir du 1er juillet 1846.

un de leurs plaisirs habituels. Puis Bernard et Jan avaient toutes sortes de ressources: durant des années, ce fut une collection d'oeufs d'oiseaux qui les passionna, une collection de papillons pour laquelle ils copièrent des extraits dans un ouvrage faisant autorité en la matière (Rösel), qu'ils avaient emprunté à des amis; ce fut encore la pêche à la ligne, qui tout un temps les fit se lever à quatre heures du matin; puis, ils reliaient et recouvraient des livres, faisaient du cartonnage, etc. [1]). On les laissait très libres dans leurs jeux, que ce fussent des jeux utiles ou simplement agréables, et leur éducation n'avait rien de rigide: en 1849, lors de la kermesse, les deux frères allèrent ensemble voir une comédie. Mais il leur était défendu de jouer pour de l'argent. Plus d'une fois aussi, leur père sévit énergiquement à propos d'incartades qui aujourd'hui passeraient pour fort innocentes aux yeux de la plupart des gens [2]).

Jan observait scrupuleusement l'économie que les circonstances imposaient à toute la famille. Il mettait soigneusement de côté son argent de poche, d'abord un „stuiver" (5 cents) par semaine, plus tard (à partir de septembre 1847), un „dubbeltje" (dix cents), augmenté parfois de petits cadeaux que lui faisaient de bons amis, et c'est surtout pour des

1) Ainsi, les garçons avaient fabriqué, pour les dix-huit ans de mariage de leurs parents, des boîtes destinées à contenir des graines et à remplir d'autres usages domestiques du même genre.

2) En octobre 1844, les deux frères firent un petit séjour à B..... De retour chez lui, Jan, qui avait alors huit ans, se permit d'envoyer par la poste une lettre à une petite amie de là-bas; et le père en citant le fait, ajoute: „Je l'ai vertement réprimandé au sujet de ces gamineries qui vont par trop loin."

choses utiles qu'il le dépensait [1]). Cette économie n'était nullement égoïste, lors d'anniversaires et d'autres fêtes de famille, nous trouvons toujours mentionnés les cadeaux dont Jan faisait la surprise à ses parents; la plupart du temps, il les accompagnait d'une poésie, qu'il mettait même parfois en musique, comme notamment lors des seize ans de mariage de ses parents [2]).

Avec des ressources aussi minimes, le choix d'une carrière était forcément très restreint. Bernard, l'aîné des fils, avait chance d'obtenir l'une des bourses universitaires de la Frise, mais, les deux frères étant si rapprochés d'âge, on ne pouvait guère espérer semblable privilège pour le second. Aussi se décida-t-on en août 1850 à mettre à exécution un projet longtemps débattu, celui de faire apprendre à Jan la pharmacie. Pendant tout un an, à titre d',,apprenti" de Mr. P. Peaux [3]), il travailla dans la pharmacie huit heures par jour, en dehors desquelles il prenait des leçons particulières de calcul et de dessin, et de

---

1) Plusieurs notes en témoignent, entre autre ce que le père écrivait en 1847, après avoir dit la vie très chère, la récolte des pommes de terre ayant manqué deux années de suite: „Au lieu d'en dépenser une partie à la kermesse à des sottises, il épargne tout son argent pour s'en acheter des choses utiles et le confie soit à la garde de maman, soit à celle de Mlle H."

2) A cette même occasion, il organisa en l'honneur de ses parents un feu d'artifice et se fit à la main une brûlure telle qu'elle mit trois semaines à guérir.

3) Le 1er décembre 1850, il fut officiellement reconnu et inscrit comme apprenti pharmacien par la Commission provinciale d'enquête et d'inspection médicales de la Frise („Provinciale Commissie van Geneeskundig Onderzoek en Toevoorzigt in Vriesland"); il jouissait d'un salaire de 50 florins par an.

plus, apprenait avec son père le latin, les langues modernes et depuis février 1851, le grec.

Dans ses études de langues, il faisait des progrès rapides, mais ses occupations à la pharmacie ne le satisfaisaient guère et qui plus est, nuisaient à sa santé.

Avant cela déjà, il était loin de s'être toujours bien porté. Sans compter les maladies d'enfants (coqueluche, rougeole, fièvres, grippes) qui ne l'avaient pas épargné, il avait souffert en mars 1848 et durant les mois suivants, d'une affection typhique probablement (on ne s'en est douté que plus tard) dont il se ressentit longtemps encore [1]). Dès qu'il avait commencé à se remettre, le père, désireux de lui voir regagner le temps perdu, avait trop exigé de son jeune cerveau; aussi lui en resta-t il toujours une certaine aversion pour Virgile, qu'il travaillait à cette époque.

Faible et languissant tout le temps de son apprentissage chez Mr. Peaux, il y gagna vers la fin de 1850, une entérite qui dura longtemps et l'accabla beaucoup. C'était donc dans d'autres conditions qu'il devait s'initier au métier. On pensa à lui faire suivre les cours du professeur G. J. Mulder qui l'eussent préparé à devenir pharmacien aux Indes orientales, mais il fallut y renoncer, Jan ayant plus d'un an de moins que l'âge réglementaire pour être admis comme élève.

---

1) Le père écrit le 27 Juillet 1848: „Jan a conservé de sa maladie de ce printemps une certaine faiblesse de tête, une grande timidité et n'est pas encore redevenu le courageux et héroïque petit homme qu'il était autrefois."

On résolut donc (juillet 1851) de lui faire étudier la théologie si au bout de quelques années, on parvenait à se procurer les ressources nécessaires; sinon, il se ferait missionnaire, „ce qui ne laisse pas de le tenter beaucoup" disent les notes du père.

Pour qui a connu De Goeje plus tard, cet enthousiasme pour les missions s'explique bien plus par l'influence du milieu ecclésiastique où il vivait, que par une tendance réelle de sa nature. Ainsi, un peu plus de trois ans auparavant [1]), Jan et Bernard avaient été si profondément impressionnés par le rapport annuel de la Société des Missions (Zendelinggenootschap) qu'ils firent circuler à l'école et parmi les amis de la famille une liste de souscription au profit de son oeuvre. Et à d'autres occasions encore, c'est dans ces choses d'église qui allaient bientôt lui devenir si étrangères, que se manifestèrent dans sa prime jeunesse le sentiment du devoir et la profondeur qui restèrent propres à De Goeje durant toute sa vie [2]).

Provisoirement, Jan retourna à „l'école française" (pendant un an) — il n'y allait que le matin et en vue spécialement de continuer l'arithmétique et l'anglais — et s'adonna avec plus d'ardeur que jamais à ses études de latin et de grec, guidé par

---

1) Notes du père, datées du 24 février 1848.

2) C'est encore d'une manière qui trahit l'influence du presbytère que la jeune vie se manifeste dans le domaine de la philantropie et de la morale. Nous lisons dans les notes du père datées du 17 Janvier 1850: „S'est occupé avec d'autres enfants d'une distribution de vivres". En janvier 1853, à propos de la lettre de nouvel an que Jean écrivait d'Enkhuizen: „Nous avons toujours à nous réjouir de son esprit religieux. Sur le conseil du pasteur Wor, il s'est fait membre de la ligue anti-alcoolique."

son père comme auparavant [1]). Tout cela sans cesser de donner à ses soeurs des leçons d'anglais et d'allemand, à son petit frère des leçons de calcul.

Pendant cette dernière année qu'il passa sous le toit paternel, il souffrait d'une affection de la gorge accompagnée de toux et de crachements de sang, qui l'accablait beaucoup et ne laissait pas d'inquiéter sérieusement ses parents; on ne put le considérer comme tout à fait remis qu'en 1853 [2]).

Mais si la santé physique de l'enfant et de l'adolescent occasionna plus d'un souci à ses parents, son développement moral et intellectuel ne leur procura que de la satisfaction. „Un garçon vif, adroit, complaisant, d'une bonne nature, qui fait notre joie" écrivait déjà le père quand il était tout jeune et les notes ajoutées au cours des années n'ont fait que confirmer ce jugement.

En septembre 1852, Bernard et Jan furent envoyés au gymnase d'Enkhuizen. Deux soeurs mariées de leur père habitaient la ville et chacune d'elle accueillit un des enfants dans sa maison; c'est ainsi que Jan alla demeurer chez son oncle, Mr. G. Gast, qui vit toujours et que De Goeje aima toute sa

---

1) D'après des notes du 16 octobre 1851, il faisait du grec tous les matins (le 1er août 1852, nous lisons: „Jan a fait cette année de grands progrès en grec, nous en sommes en ce moment à Hérodote et cela marche on ne peut mieux"); deux fois par semaine, il lisait la „Natura deorum" de Cicéron, deux fois par semaine Virgile et les deux autres jours il retraduisait du hollandais en latin Népos.

2) Note de Janvier 1853 à propos de lettres reçues d'Enkhuizen: „Ecrit que sa gorge va mieux, au point qu'il recommence même à chanter. Comme il est resté longtemps sans pouvoir le faire!" Et plus tard „Bernard écrit le 19 mars que Jan chante de nouveau comme un pinson et qu'il a plaisir à l'entendre; et aussi qu'ils sont très bons amis."

vie d'une profonde affection, sans oublier jamais la sollicitude qu'il avait eue pour lui dans sa jeunesse.

Avec autant de zèle qu'à la maison, le jeune garçon continua sous la direction du recteur H. C. Michaelis, puis sous celle de son successeur D. H. Jurrjens, les études classiques qui le préparaient à l'examen. Le 11 août 1854 eut lieu dans l'église luthérienne d'Enkhuizen son admission solennelle *summa cum laude* à l'Université, et l'on possède encore le discours latin „De Quinto Horatio Flacco" qu'il prononça du haut de la chaire, comme le comportait l'épreuve.

Il ne fut plus donné à son père de savourer cette joie, car il mourut à peu près subitement en janvier de la même année. Bernard, le fils aîné, un garçon admirablement doué, au dire de ceux qui l'ont connu, était déjà étudiant à la faculté des lettres de Leide depuis 1853; et le père, qui avait lui-même conduit ses deux fils jusqu'au seuil de l'Université, mourut avec l'espoir bien justifié que Jan irait dès 1854, rejoindre son frère dans la ville universitaire pour y étudier la théologie; car il avait su se procurer les ressources nécessaires pour leur permettre à tous deux d'achever leurs études.

Peu après la mort de son mari, la mère de De Goeje alla s'établir avec les six autres enfants à Leide, où elle-même avait été élevée; l'aîné de ses fils, qui les y avait précédés, vint naturellement se joindre à eux et le second ne tarda pas à les y suivre. Bernard mourut en 1856, alors qu'il était encore étudiant et c'est ainsi que Jan fut appelé tout jeune encore à partager avec sa mère les soucis qu'amenait l'éducation de cette nombreuse famille.

A son entrée à l'université, il possédait déjà tout un fonds de connaissances, qui sans avoir été amassées ni groupées systématiquement, se prêtaient on ne peut mieux à être approfondies; puis une expérience déjà grande, hélas, des tristesses de la vie, avec assez de ressort pour se tirer d'affaire et être le soutien des autres, pour porter sans se plaindre sa propre souffrance tout en s'efforçant d'adoucir la leur par son affection; il avait l'habitude du travail, d'un travail concentré qu'il alternait avec des distractions innocentes; grâce à son entourage religieux, de cette saine religion du temps passé, sans dogmatisme ni sentimentalité, il avait une conception sérieuse, strictement morale de la vie; savait par expérience que Dieu bénit, à travers les circonstances les plus pénibles, les familles où l'on s'aime, et bien qu'il fût privé désormais des conseils éclairés de son père, il lui était donné, après une courte séparation, de reprendre sa place au foyer familial.

C'est comme étudiant en théologie que De Goeje s'était fait inscrire le 14 septembre 1854, mais après avoir passé son baccalauréat (2 mai 1856), il se rendit compte qu'il n'avait nullement la vocation du ministère, tandis que les lettres sémitiques l'intéressaient au plus haut point.

Peut-être ce goût des études orientales lui venait-il un peu de son père: celui-ci, alors qu'il étudiait la théologie à Leide, répondit à la question mise au concours par la faculté de philosophie et lettres de l'université de Groningue: „Exponantur

praecepta Corani, de officiis hominum erga Deum, erga semet ipsos et erga alios", et son travail lui valut la médaille d'or, bien qu'il fût en concurrence avec un autre que le jury estimait n'être pas sans mérite. Il nous a été conservé, car il fut publié [1]) et nous laisse bonne impression de la méthode et des idées du futur pasteur de Heerenveen; mais comme tant de théologiens qui se sont un peu occupés de choses orientales au temps de leurs études, il semble que Pieter De Goeje ait été empêché de continuer dans cette voie par la pratique de son ministère; et bien qu'ayant pris pour une grande part l'instruction de ses fils en main, il ne leur a pas même inculqué les premiers éléments de l'hébreu [2]).

Mais peut-être le souvenir des lauriers que le père avait remportés comme étudiant, à traiter un sujet ressortant des études arabes, avait-il éveillé la curiosité du fils. Sinon, les études d'hébreu qu'il avait faites pendant deux ans à Enkhuizen sous la direction du pasteur mennonite D. Harting, suffi-

---

1) Dans les „Annales Academie Groninganae CIↃIↃCCCXXVII—CIↃIↃCCCXXVIII," Groningae apud I. Oomkens, CIↃIↃCCCXXXI. Comme l'avaient fait avant lui H. Reland et d'autres, l'auteur voulait, en opposition avec Maracci et ses imitateurs, exposer les enseignements de l'Islam en citant le Coran et les auteurs musulmans eux-mêmes, s'abstenant ainsi de la „iniquior, quam par erat, sententia," souvent émise au sujet de Mahomet „non sine praejudicio et plerumque non sine inscitia linguae Arabicae." Jugée au critérium de l'époque, cette dissertation a beaucoup de mérite. C'est à M. le prof. F. J. van den Ham que je dois d'avoir su où la trouver.

2) En novembre 1852, le père écrit: „le pasteur Harting commencera l'hébreu avec eux (c'est à d. Bernard et Jan) et le 19 mars 1853: „Ils ont déjà traduit avec le pasteur Harting le premier chapitre de Josué".

raient à expliquer l'attraction particulière qu'eurent pour lui les choses orientales dès le début de l'université. Quoi qu'il en soit, il ne lui fallut pas longtemps pour attirer, jeune étudiant encore, l'attention du professeur T. W. J. Juynboll, qui non seulement enseignait l'hébreu aux futurs bacheliers en théologie, mais encore les „dialectes" (arabe, syriaque et chaldéen) aux théologiens plus avancés [1]). Dès le commencement, De Goeje suivit les deux cours et ne tarda pas à être plus ferré dans les langues sémitiques (on disait toujours langues orientales, sans spécifier), que tous ses contemporains.

Il passa donc de la faculté de théologie à la faculté des lettres et ce changement ne fut pas sans avoir ses grands inconvénients. Les avantages pécuniaires dont il jouissait à titre de théologien, disparaissaient [2]). Puis, il ne put pas se vouer entièrement aux études qu'il avait choisies, car le seul doctorat que délivrait la faculté des lettres — à cette époque véritable pépinière de philologues classiques dans le sens le plus restreint du mot — était le doctorat en philologie classique; ce titre équivalant à un diplome d'école normale, Cobet et Bake jugeaient ne pouvoir le conférer, fut-ce même en des cas spéciaux comme celui-ci, si l'on ne satisfaisait en

1) Jusqu'en 1877, les jeunes théologiens devaient produire à leur examen de candidature un certificat attestant qu'ils avaient suivi avec fruit ce cours de „dialectes" pendant un an. Pour la plupart d'entre eux, cette condition était une vexation inutile, mais en donnant une idée de l'arabe, du syriaque et du chaldéen à bien des jeunes gens qui sans cela n'eussent peut-être jamais songé à étudier les langues sémitiques, elle a contribué à mettre sur la voie plus d'un orientaliste distingué.

2) Les bourses tombaient, les minervaux étaient plus élevés et comme il cessait d'être dispensé du service militaire, il fallut payer un remplaçant.

tous points à l'examen prescrit. Heureusement, l'appoint pécuniaire dont De Goeje avait besoin fut trouvé et sa capacité de travail résolut l'autre difficulté; il passa brillamment tous les examens qui lui étaient imposés [1]) et en même temps, acquit une connaissance des langues sémitiques, spécialement de l'arabe, qui pouvait servir de point de départ à toute une vie d'études personnelles.

De Goeje renonça à la théologie sans aucune lutte intérieure; car au fond, le côté moral seul de l'esprit très religieux, de l'atmosphère d'église qui régnaient dans la maison paternelle, avait eu prise sur lui; la dogmatique et la philosophie ne l'intéressèrent jamais, les émotions mystiques furent toujours étrangères à sa nature. Dès ses premières années d'université, le dogme de l'authenticité de l'Ecriture tomba à ses yeux sous les coups de la critique historique et en même temps tomba, cela va de soi, la conception religieuse qu'il avait du monde dans sa première jeunesse; la morale seule lui resta. Cette évolution s'effectua tranquillement et sans le faire souffrir; mais quand le jeune homme eut conscience de tout ce qui lui échappait, il voulut se rendre compte sur quoi reposait sa morale et se rédigea un petit

---

1) De Goeje passa le 16 décembre 1854 le „Klein mathesisexamen" (petit examen de mathématiques) et plus tard, 25 novembre 1856, à cause de son changement de faculté, son „Groot mathesis" (grand examen de mathématiques) tous deux magna cum laude; fut reçu bachelier en théologie le 2 mai 1856; candidat ès lettres le 27 mai 1857; les deux fois summa cum laude; licencié ès lettres le 21 mai 1858 et promu docteur, encore avec la plus grande distinction, le 12 octobre 1860.

„catéchisme" [1]) une sorte d'examen de conscience en seize questions et réponses. Il lui semblait à cette époque que le fondement de la morale, dégagé des ornements traditionnels et superflus, était une religion rationnelle dont la forme variait suivant le degré de développement de l'humanité et que personne n'avait prêchée et enseignée comme Jésus-Christ.

Depuis lors, les questions concrètes d'ordre philologique, littéraire ou historique, ou bien les questions pratiques que lui amenait la vie, furent les seules à l'intéresser; l'abstrait, le systématique, la théorie, le mystère, manquaient absolument d'attrait pour lui.

Ce qui l'attira le plus vers les études sémitiques, dont l'arabe forme le centre, ce fut l'exemple de Dozy. C'est à lui que l'avait adressé en 1856 son maître et paternel ami Juynboll après lui avoir enseigné pendant deux ans les éléments des trois langues sémitiques; De Goeje a raconté lui même dans sa biographie de Dozy [2]) comment en insistant beaucoup, il obtint de se joindre aux deux seuls étudiants (W. H. Engelmann et L. De Hartog) auxquels Dozy fit encore un cours d'arabe à cette époque, mais aussi comment, une fois admis, il ne tarda pas à occuper le premier rang dans ce petit cercle et finit même après deux années, par être le seul à continuer.

1) „Mijn catechismus" 10 bonnes pages d'un cahier d'écolier, écrites évidemment très peu avant ou très peu après son passage d'une faculté à l'autre.

2) Pag. 22—24 du tiré à part.

Dozy était alors à l'apogée de sa gloire scientifique. Par ses „Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne" pour n'en pas citer plus, il s'était acquis une réputation européenne. A cette époque, outre qu'il s'occupait de publier des textes arabes, il était justement en train d'écrire son „Histoire des Musulmans d'Espagne" et lisait avec ses élèves quelques unes des sources qui lui avaient servi pour cet ouvrage. L'impression écrasante qu'avaient faite sur le jeune étudiant l'universalité, le génie et le goût de Dozy se modéra bien un peu, par la force des choses, à mesure que son propre jugement acquit plus de maturité. Mais le culte qu'il avait voué au maître était si profondément enraciné en lui, qu'il était incapable de lui appliquer une critique rigoureuse et impartiale.

Qu'on se rappelle son attitude par exemple lorsqu'en dépit de toute critique historique, péchant contre la science autant qu'il la servit d'autres fois, Dozy publia ses „Israeliten in Mekka"; aventuré sur un terrain qu'il ne connaissait qu'à demi, il y élaborait, très ingénieusement du reste, mais d'une manière fantaisiste et forcée, un monstrueux édifice de conjectures, qu'il était à peu près seul à croire le résultat de sérieuses recherches scientifiques. Avec son vénéré maître, De Goeje avait dès avant 1864, préparé, non sans mystère, quelques orientalistes privilégiés à la grande révélation. Le livre paru, il écrivit dans le *Gids* un article [1]) où il donnait libre cours à son admiration, et fut près d'en vouloir

1) Voir liste n°. 34.

à des orientalistes qui subissaient moins que lui le charme de Dozy, de ne pas partager son enthousiasme, voire même de le critiquer. Et près de vingt ans plus tard, il essaye encore dans sa biographie[1]) de sauver de cette cause perdue ce qui lui paraît susceptible d'en être sauvé.

Ce même livre, si un autre que Dozy l'avait écrit, n'eût pas longtemps trompé la critique si sûre de De Goeje. On voit par là que lui qui jugeait d'ordinaire avec tant de pondération les choses de la vie, il était aussi capable d'enthousiasme à ses heures — et cela surtout quand il s'agissait de ce grand esprit qui fut pour lui le maître par excellence et qui de son côté, trouva en lui le disciple qu'il aima et qu'il estima entre tous.

Dès qu'il le connut d'un peu près, Dozy devint le modèle d'après lequel il chercha à se former, non en le copiant servilement, mais en l'imitant sans diminuer sa propre personnalité. Rassembler, comme Dozy, puis soumettre à un examen critique des textes arabes devant servir à pénétrer telle ou telle période de l'histoire de la civilisation, publier ensuite en une forme élégante et claire les résultats de cette étude et par là contribuer à maintenir le renom séculaire de l'école orientale de Leide; tel devint et tel resta son idéal scientifique et il s'en rapprocha dans la mesure des forces et des dons qui lui étaient propres.

Et les études de philologie classique qu'il poussa assez loin — la loi et la tradition lui en imposèrent

1) p. 26—27 du tiré à part.

même plus qu'il n'en désirait — n'ont-elles pas aussi exercé une certaine influence sur la formation de son esprit?

On aurait tort de le nier absolument. La somme de connaissances qu'il fallait accumuler pour être proclamé candidat, puis docteur *ès lettres* summa cum laude par Cobet et Bake, ne pouvait être tout à fait perdue. Ainsi, pour l'étude critique de textes arabes, à laquelle il consacra une bonne partie de sa vie, De Goeje eut certes à se féliciter de s'être familiarisé avec la méthode de Cobet. Mais — pourquoi le nier — il ne fut jamais admirateur de *l'enseignement* des langues classiques tel qu'on le pratiquait alors chez nous.

Le fond de sa connaissance des classiques datait surtout du temps où il travaillait avec son père, et il l'avait acquis en lisant le plus possible, sans se laisser arrêter par les difficultés que suscitait la critique du texte ou par des finesses grammaticales. Les petites lacunes que ce système avait pu entraîner, il ne les regrettait pas, car il avait presque toujours travaillé avec plaisir, sans éprouver cette horreur des classiques que tant de professeurs de lycées savent inspirer à leurs élèves; c'est que multipliant les moyens sans guère songer au but à atteindre, ils bourrent de règles de grammaire et de métrique les cerveaux de ces jeunes garçons et ne leur enseignent pas à lire couramment. De Goeje était d'avis de faire, dès que c'était possible, une très grande place à la lecture et d'éviter à tout prix qu'en s'attachant trop à la grammaire et à l'interprétation correcte des textes, le maître éteigne

le goût et l'intérêt chez l'élève. Tout en ne contestant pas la valeur de nos humanistes en tant qu'érudits, il déplorait que plusieurs d'entre eux fussent tombés dans cet écueil du professorat [1]). Et la reconnaissance qu'il avait gardée à ses professeurs d'humanités ne laissait pas d'être mélangée d'une certaine amertume.

Si De Goeje n'avait en somme trouvé à l'Université qu'un seul maître au sens élevé du mot, il devait, comme la plupart d'entre nous, toute une partie de son développement à ses contemporains. Il prenait ses études trop au sérieux et disposait de ressources pécuniaires beaucoup trop minimes pour participer dans une large mesure à la vie estudiantine dans ce qu'elle a de plus tapageur, mais il ne s'isolait pas plus de ce milieu que du milieu familial, où il aimait à se trouver.

Suivant l'usage, autrefois absolument général, il devint, l'année de son inscription, membre du *studentencorps* (2 octobre 1854) plus tard aussi de la *studentensocieteit.*

Parmi ceux qui s'étaient engagés dans la même voie que lui, il faut citer en tout premier lieu

---

1) En 1893, De Goeje reproduisit dans le Muséum (liste, n°. 281) tout en se déclarant sympathique à la tendance générale, le passage d'un livre d'Edw. J. Browne (actuellement professeur à l'Université de Cambridge) où le savant philologue dit avoir été presque dégoûté des études de langues par l'horreur que lui avait inspirée pour le latin et le grec l'enseignement desséchant de l'école. Lui aussi préconise le système d'éveiller l'intérêt de l'élève par de nombreuses lectures, au lieu de lui servir en abondance des règles de grammaire, qui du reste ne se gravent dans l'esprit que pour autant qu'elles sont la formule abrégée de choses dont on a personnellement fait l'expérience.

W. H. Engelmann [1]), avant lui déjà l'élève et le collaborateur très apprécié de Dozy; les circonstances, malheureusement, l'obligèrent à renoncer à ces études tout de suite après sa promotion, en 1858. Jusqu'au jour où la mort prématurée d'Engelmann vint les séparer (1868), ils furent unis, De Goeje et lui, par les liens d'une étroite amitié et par une grande affinité d'aspirations [2]).

Une circonstance qui devait avoir pour De Goeje sa très grande importance, ce fut le séjour que fit à Leide cet orientaliste à la science si vaste et à l'esprit si pénétrant, Théodor Noeldeke, aujourd'hui professeur émérite de l'Université de Strasbourg; le jeune docteur était venu étudier tout un hiver (d'octobre 1857 à mars 1858) les manuscrits orientaux de la collection Warner. Noeldeke n'était que de quelques mois l'aîné de De Goeje,

---

1) Mais Engelmann ne fut pas le seul de ses condisciples avec lequel De Goeje se lia intimement: à part H. Oort, qui devint plus tard son beau-frère, il y eut A. C. Duker (actuellement pasteur émérite à Harlem), A. van Oven (qui devint plus tard directeur de l'école moyenne supérieure — Hoogere Burgerschool — de Dordrecht), J. W. Mosselmans (qui mourut étudiant), D. J. Mom Visch (dans la suite juge à Arnhem) et L. De Hartog, aujourd'hui professeur émérite, qui commença l'arabe avec Dozy en même temps qu'Engelmann, mais ne tarda pas à l'abandonner pour le droit. En 1856, les amis fondèrent une société „Encyclopédie" dans le but de faire devant un auditoire d'étudiants de différentes facultés, des conférences traitant de sujets scientifiques; le 10 juin 1859, De Goeje en devint membre d'honneur. M. van Oven termine par ces mots les souvenirs qu'il m'a si obligeamment communiqués et où il rend hommage à la persévérance et à la modération de De Goeje: „C'est un des hommes les plus aimables que j'aie jamais rencontrés, et jusqu'à la fin de mes jours, je me sentirai profondément reconnaissant de l'avoir eu comme ami intime." („Hij was een van de beminnelijkste menschen, die ik op de wereld ontmoet heb, en ik zal tot mijn dood toe innig dankbaar ervoor zijn, dat hij mijn intieme vriend geweest is").

2) Voy. la nécrologie d'Engelmann par De Goeje, n°. 132 de la liste.

mais après trois ans d'études à Goettingue, il avait, très jeune, décroché son titre de docteur (1856), puis était allé pendant un an étudier les manuscrits arabes et persans de Vienne et s'était mis aussi à l'étude du turc. Après son séjour à Leide, il prépara en réponse à la question mise au concours par l'Académie française, un travail sur l'origine du Coran, qui fut couronné, et plus tard, complété et publié. „Die Geschichte des Qorâns" (l'histoire du Coran) l'ouvrage dans lequel Noeldeke publia les résultats de ses recherches et un chef d'œuvre pour l'époque, n'est que l'un des nombreux témoignages qu'on possède de la vaste et profonde érudition du jeune homme.

Pendant qu'il était à Leide, Noeldeke se fit assez bien de relations et entre De Goeje, Engelmann et lui, une profonde amitié s'établit qui dura jusqu'à la mort des deux membres hollandais de ce trio d'amis [1]). Noeldeke continua à correspondre activement avec De Goeje pendant plus d'un demi-siècle, à partir de 1858.

Lorsqu'il fit son apparition à Leide, l'étendue et la profondeur de ses connaissances imposèrent beaucoup à De Goeje; et quand Noeldeke lui rappela en 1907, que leur amitié était vieille d'un demi siècle

1) Noeldeke leur dédia à tous deux le premier ouvrage qu'il publia après sa „Geschichte des Qorâns", „Beiträge zur Kenntnis der Poesie der alten Araber" (Etudes sur la vieille poesie arabe) écrites en 1863, publiées en 1864. Voici ce que De Goeje écrit notamment à cette occasion (15 déc. 1863): „Puisse cette profonde harmonie régner entre nous toute notre vie et puissions nous toujours nous glorifier de notre amitié." („Moge die innige harmonie ons gansche leven door tusschen ons blijven bestaan, en wij er steeds trotsch op kunnen blijven elkanders hartelijke vrienden te heeten").

déjà, De Goeje (lettre datée d'octobre) décrivit cette première impression qu'il avait reçue de lui, en des termes qui témoignent combien il s'estimait privilégié de l'avoir rencontré sur son chemin [1]).

Cinquante années durant, les deux amis ne cessèrent de partager les joies et les peines l'un de l'autre, continuèrent à échanger leurs idées sur les choses

---

1) „Je me rappelle très bien l'impression que fit sur moi ton apparition à Leide. C'était beaucoup sans doute que tu fusses déjà docteur et que tu eusses déjà écrit une dissertation sur un sujet aussi ardu, tandis que je venais seulement, moi, de passer ma candidature et me sentais si loin encore de ma promotion; mais c'était plus encore que tu eusses déjà tant vu de notre vaste monde, que tu eusses déjà ton opinion faite sur des questions dont je soupçonnais à peine la portée. Et enfin, je sentais profondément le contraste entre ta vivacité, ton intelligence, ta maturité et ma lourdeur d'écolier, ma pensée lente, ma gaucherie. Je n'ai bien senti que plus tard à quel point ton contact m'avait été salutaire". („Ik weet nog goed, welken indruk uwe verschijning in Leiden op mij maakte. Dat gij reeds doctor waart en reeds eene dissertatie over zoo'n moeielijk onderwerp geschreven hadt, terwijl ik eerst kort geleden mijn candidaats had gedaan en nog zoo ver van mijne promotie afstond, was veel, maar veel meer, dat gij reeds zooveel van de wereld had gezien en reeds eene gevestigde meening hadt over vraagstukken, waarvan ik nauwelijks de beteekenis kende. En eindelijk voelde ik diep het contrast tusschen uwe levendigheid, uw vernuft, uwe rijpheid met mijne schooljongensdufheid, mijn langzaam denken, mijne onhandigheid. De omgang met u is voor mij zeer nuttig geweest, wat ik echter eerst later goed beseft heb"). Six ans avant cela, Noeldeke en rappelant tous les soucis que l'édition enfin achevée du Tabarî leur avait occasionnés, répondait chaudement au cordial mot de remerciment que De Goeje lui adressait dans la préface. Celui-ci lui écrivit alors: „Tu as senti que les quelques mots que je t'ai adressés dans l'introduction me sont sortis du coeur. Ton amitié a toujours été pour moi un précieux trésor et je lui dois beaucoup, bien plus que toi à la mienne. Puissions nous en célébrer le jubilé, comme tu le souhaites et moi aussi, bien que vivre longtemps ne m'apparaisse guère comme un idéal." („Gij hebt gevoeld, dat de enkele woorden in de Introductio aan u gericht uit het diepste van mijn hart kwamen. Uwe vriendschap is voor mij steeds een groote schat geweest, en ik heb daaraan veel te danken, veel meer dan gij aan de mijne. Moge uw wensch vervuld worden, die ook de mijne is, hoewel een lang leven geen ideaal van mij is, dat wij er het halve eeuwfeest van mogen vieren").

qui les intéressaient tous deux, se disant carrément „la vérité" chaque fois qu'ils différaient d'opinion sur des questions scientifiques, politiques ou de portée plus générale, sans que la moindre discorde s'élevât jamais entre eux.

Ainsi, ce ne fut pas sans peine que De Goeje arriva à comprendre et à apprécier — et encore jamais complètement — le goût de Noeldeke pour les recherches linguistiques, ce goût qui poussait tout naturellement son ami à consacrer beaucoup de temps à des langues et des dialectes qui au point de vue de la littérature et de ce qu'ils révélaient de la civilisation des peuples n'avaient qu'un intérêt secondaire. Dans l'opinion de De Goeje, c'était autant de temps pris à la littérature et à l'histoire des Arabes, auxquelles ne se voueraient jamais assez de forces sérieuses et pour la connaissance desquelles, il le savait, peu d'hommes eussent pu faire autant que Noeldeke.

De Goeje acquit rapidement la conviction que la langue arabe, par le développement riche et harmonieux de ses formes, la littérature et l'histoire des Arabes, par leur importance pour l'histoire universelle, formaient le centre des études sémitiques. Puis, selon lui, venait l'hébreu et autour de ces deux-là se groupaient modestement toutes les autres langues sémitiques. Au début, son idéal eût été de prendre rapidement connaissance de l'ensemble, pour se choisir ensuite un point de vue comme celui de Renan, d'où il eût observé et décrit en détail chaque partie. Mais, il ne tarda pas à s'en aviser, c'était au-dessus des forces humaines, d'autant

plus que l'assyriologie laissait entrevoir de nouveaux horizons, qu'on commençait à rechercher les rapports que les langues sémitiques pouvaient avoir avec plusieurs langues africaines: autant de nouveaux centres d'activité, autant de subdivisions dans le groupe de sciences qui l'attirait. De plus, lorsqu'il se fut rendu compte des limites que ses aptitudes particulières et sa capacité de travail lui imposaient, même dans le domaine immédiat dont l'arabe formait le centre, il restreignit carrément le champ de son activité et finit par ne plus guère s'écarter de son premier point de départ. Et c'est ainsi qu'en dépit de quelques tâtonnements au début et des petites incursions qu'il fit de temps à autre, à titre de diversion, sur des territoires voisins, son travail de plus d'un demi siècle constitue un ensemble harmonieux.

Tout ce qui s'était déjà fait, tant à Paris qu'à Vienne, à Leipzig et aussi à Leide, avait éveillé l'intérêt pour l'étude du peuple arabe, de sa langue, de la civilisation musulmane en général, dont la langue arabe avait été le principal véhicule. Mais les moyens dont on disposait laissaient encore beaucoup à désirer. Les éditions orientales de textes arabes que nous possédons aujourd'hui par milliers et que nous sommes habitués depuis longtemps à considérer comme indispensables à nos études, n'existaient pas encore, ou bien étaient inconnues dans l'Occident. Quant aux éditions critiques d'ouvrages arabes publiées par les soins de savants européens, elles étaient encore très peu nombreuses et faute de vue d'ensemble, on avait souvent commencé par les choses les moins intéressantes. L'arabisant qui

voulait faire de la besogne sérieuse était obligé de s'installer auprès de l'une ou l'autre des rares collections de manuscrits, existantes devait encore être à même d'emprunter des manuscrits à d'autres bibliothèques. Celui qui avait l'occasion de le faire et savait en profiter, se trouvait aux prises avec une nouvelle difficulté, celle de choisir parmi ces matières surabondantes; c'est à peine s'il savait par où commencer, car entreprendre un travail, quel qu'il fût, c'était en négliger provisoirement un autre qui paraissait tout aussi urgent, et les différentes branches de la littérature ne pouvaient être traitées à fond indépendemment l'une de l'autre.

Grâce à son paternel ami Juynboll, De Goeje acquit déjà un an et demi avant sa promotion, la certitude que la riche collection Warner qui possédait tous les instruments nécessaires à la continuation de ses études, lui resterait ouverte. Car Juynboll à qui l'on avait adjoint déjà P. De Jong pour l'administration des manuscrits orientaux, parvint à faire créer, pour De Goeje, un second poste d'adjoint, très modestement rétribué il est vrai [1]).

---

1) Par arrêté royal du 8 mars 1859, il fut nommé *Adjutor Interpretis Legati Warneriani* et entra en fonctions le 1er avril 1859, à raison d'un traitement annuel de 800 florins. Plusieurs tentatives faites dans la suite pour améliorer la position matérielle de De Goeje n'aboutirent qu'en 1865 à faire porter son traitement annuel à 1000 florins (arrêté royal du 13 janvier 1865). Par arrêté royal du 5 juin 1866, De Goeje fut nommé professeur extraordinaire (traitement 1600 fl.) et le droit de siéger en cette qualité au Conseil académique et aux séances de faculté, lui fut reconnu par arrêté royal du 7 décembre 1867. Enfin, De Goeje fut nommé professeur ordinaire et en même temps Interpres Legati Warneriani (avec un traitement den 2800 florins) par arrêté royal du 5 juillet 1869, après avoir, à la demande de curateurs de l'Université, exercé déjà les fonctions d'interprète à partir du 27 mars de cette même année,

Il fallait à De Goeje du courage et un grand amour de la science pour continuer, en dépit de son manque absolu de ressources, à se vouer tout entier aux études arabes, rétribué comme il l'était, et sans perspective un peu certaine de jamais obtenir d'emploi plus rénumérateur. Et pourtant, ce n'est qu'au cours des six années qui ont suivi sa promotion, et de bien rares moments qu'il s'est demandé si, dans l'intérêt de son avenir, il ne ferait pas mieux de se chercher une autre voie.

Lorsque Juynboll mourut en 1861, De Goeje n'était pas docteur depuis un an. La faculté des lettres, qui aspirait depuis longtemps à posséder une chaire de sanscrit, pour laquelle Kern était son candidat tout désigné, chercha à mettre cette vacance à profit pour atteindre son but; c'était d'autant plus aisé que Dozy et Rutgers étaient disposés à se charger provisoirement des cours que Juynboll faisait de son vivant (cours élémentaires d'hébreu et des soi-disant „dialectes" sémitiques). Les amis poussèrent à cette solution dans l'espoir que De Goeje aurait chance, son temps venu, d'être nommé professeur extraordinaire.

---

c'est à dire depuis le départ de De Jong pour Utrecht. En 1877, la nouvelle loi sur l'Enseignement supérieur amena dans la position de De Goeje ce changement que son traitement annuel fut porté à 6000 florins, les minervaux supprimés, et que le titre trop général de „professeur à la faculté des lettres" qui avait été le sien jusque là, fut changé en celui de professeur d'arabe (arrêté royal du 15 septembre 1877). Cette formule si restreinte que lui-même venait de proposer pour dénommer une chaire où s'étaient enseignés d'abord l'araméen biblique et le syriaque et qui en vertu de la nouvelle loi devait embrasser aussi l'histoire et les institutions de l'Islamisme, est bien caractéristique de cette tendance à la concentration qui chez De Goeje est allée s'accentuant avec les années.

mort de Juynboll quand la décision du gouvernement permit enfin à Kern de prononcer son discours d'ouverture. Pour De Goeje, les choses en étaient restées au même point qu'au début, et pourtant, il avait largement prouvé déjà qu'on n'aurait pas à se

Mais quatre années s'étaient écoulées depuis la repentir de sa nomination. A un moment donné [1]), on espéra pour l'un des deux adjoints une chaire à Groningue, qui, croyait-on, allait devenir vacante; il n'en fut rien, le professeur titulaire continua à l'occuper; puis une chaire devint libre à Amsterdam, mais fut octroyée à un autre [2]); si l'un des deux adjoints avait obtenu l'une ou l'autre de ces positions, ou eût du même coup gagné de la place et pu améliorer la situation de celui qui restait à Leide.

De Goeje était inspecteur des écoles (schoolopziener) depuis 1862 et s'acquittait de bonne grâce de ces fonctions qui pourtant absorbaient une grande partie de son temps. Lorsque devint vacante, vers le milieu de 1865, la place d'inspecteur de l'enseignement primaire (inspecteur van het lager onderwijs), à laquelle était attaché un traitement de 2500 florins, il ne put pas résister à la tentation d'améliorer sa position sociale et posa sa candidature. Par bonheur, sa démarche resta infructueuse; et après coup, personne ne s'en félicita d'aussi bon cœur que De Goeje lui-même; peu de temps après que la chose fut décidée, il se déclara très reconnaissant

1) C'est vers le milieu de 1864 qu'il en fut question.

2) Veth ayant été nommé à l'Ecole des Indes Orientales (Indische School) à Leide, la chaire qu'il laissait vacante fut confiée à Land le 10 Octobre 1864.

de ce qu'on eût rendue vaine cette tentative un peu irréfléchie d'infidélité à ses chères études.

Une autre fois, la tentation fut plus forte. On avait besoin de professeurs à qui l'on pût confier l'instruction des futurs fonctionnaires administratifs aux Indes orientales, et il n'existait pas de pépinière dont on pût les retirer. Il fallait donc se contenter de théologiens ou de littérateurs quelque peu au courant de l'une ou l'autre langue orientale, avec l'espoir que peu à peu, ils apprendraient aussi les autres langues qu'ils avaient à enseigner. C'étaient des positions largement payées et bien que ces études n'eussent guère d'attrait pour De Goeje, il se laissa presque persuader de se mettre sur les rangs, espérant au moins par là attirer l'attention sur lui. C'est surtout en 1865 et en 1866 que cela sembla prendre corps, car on projetait de créer à Utrecht une école des Indes (Indische school) dans laquelle une chaire serait mise à la disposition de De Goeje avec 5000 florins de traitement. Mais alors les gens influents de Leide se mirent en campagne, comprenant qu'un arabisant comme De Goeje devait rester à l'arabe, et parvinrent à le faire nommer professeur extraordinaire. Le 6 octobre 1866, il prit possession de sa nouvelle charge en prononçant un discours sur „L'intérêt de l'étude de la langue et de la littérature arabes" („De belangrijkheid van de beoefening der Arabische taal en letterkunde"); par un écrit du 9 juillet de la même année, les curateurs l'avaient autorisé à le prononcer en hollandais. Il y exposait, avec autant de modération que de chaleur l'importance de ces études pour

l'histoire de la civilisation et montrait aussi combien il sentait profondément les obligations que le grand renom de leurs illustres prédécesseurs imposait aux jeunes savants de l'école de Leide. Bien que ses revenus fussent encore très modiques, il se considérait cette fois comme attaché d'une manière définitive à sa science de prédilection et ne pensa plus jamais sérieusement à ce qu'il considérait comme une désertion.

Une fois encore, on chercha à ébranler sa constance. En 1869, à la mort du professeur Millies, qui faisait à Utrecht les cours d'hébreu pour le baccalauréat en théologie, on offrit sa succession à De Goeje, qui de professeur extraordinaire qu'il était, fût devenu professeur ordinaire, avec la jouissance d'importants minervaux. Il n'hésita pas longtemps et refusa, ce qui valut la chaire d'Utrecht à De Jong, qui était interprète du Legs Warner depuis 1866 [1]), et la même année encore, De Goeje fut nommé professeur ordinaire et interprète; il écrivit à ce propos à Noeldeke qu'il avait atteint le summum de ses ambitions, dans cet ordre d'idées du moins.

Toute cette incertitude quant à son avenir, qui ne laissait pas d'être parfois un peu inquiétante, et surtout les premières années après sa promotion, n'a jamais interrompu l'activité scientifique de De Goeje.

1) L'arrêté royal par lequel De Goeje fut nommé professeur extraordinaire, avait élevé De Jong au rang d'interprète, de bibliothécaire adjoint qu'il avait été jusque là.

De 1856 à 1909, il a avancé d'un pas égal dans une direction constante.

Cette direction, nous l'avons dit déjà, était dans les grandes lignes celle que lui avait indiquée Dozy : ce n'était ni le côté grammatical, ni le côté linguistique des études arabes qui attiraient De Goeje, mais la littérature, l'histoire et la géographie. Comme il fallait le plus souvent rechercher les sources dans des manuscrits, il va de soi que la critique des textes prenait beaucoup de temps et que la tâche des savants consistait pour une grande partie dans la publication d'ouvrages arabes, qui allaient offrir, soit à eux-mêmes, soit à d'autres, la matière d'études historiques ou littéraires. Dozy avait déjà, pour sa part, publié un certain nombre de textes avec notes explicatives, beaucoup moins cependant qu'il ne se l'était proposé. Mais il eût préféré voir d'autres se charger de cette besogne, qui pour lui n'était qu'un moyen ; son but, et il avait hâte d'y arriver, c'était d'écrire des études et des livres de grand style sur les choses dont il était question dans ces sources.

La nature de De Goeje le poussait plus à défricher le terrain et à établir des fondements sérieux, qu'à échaffauder des édifices avec des matériaux provisoires et d'une solidité relative. En publiant ses premiers textes, il prit tellement goût à ce genre de travail, qu'il en publia d'autres encore, éprouvant une grande satisfaction à le faire de mieux en mieux ; il trouvait toujours d'autres éditions à préparer, qu'il jugeait lui être indispensables pour traiter d'une manière définitive tel ou tel sujet de vaste envergure. Aussi n'en vint-il jamais à écrire des ouvrages dans

le genre de l'„Histoire des Musulmans d'Espagne" de Dozy, ni même à publier des études préparatoires embrassant autant de matières que les „Recherches"; il continua à consacrer la plus grande et la meilleure partie de son temps à la mise au point de textes, tous plus intéressants et plus ardus les uns que les autres; et cela, suivant la méthode de son maître, qu'il était parvenu, grâce à son expérience et son érudition croissantes, à perfectionner encore notablement; sur ce terrain, il est devenu et il restera le maître de tous les arabisans de son temps.

Le choix des premiers textes auxquels De Goeje essaya ses forces fut décidé par ses maîtres. Juynboll et Dozy lui conseillèrent de préparer comme dissertation le texte du célèbre géographe Ibn Hauqal, mais toutes réflexions faites, ce travail intéressant et attrayant en lui-même se trouva être trop difficile et demander trop de temps pour une thèse; c'est pourquoi De Goeje choisit un autre géographe, Al-Ja'qoubî, qui avait servi à Ibn Hauqal de principale source. Il ne prit de la description géographique de Ja'qoubî que la partie traitant du Nord-Ouest de l'Afrique, mais c'est travaillée à fond, traduite et annotée en latin qu'il la présenta, précédée d'une introduction où il assignait à l'auteur sa place parmi les géographes arabes connus, autant du moins qu'il était possible de le faire alors [1]).

C'est ainsi que l'attention de De Goeje se porta

---

1) Liste, n°. 1.

sur cette branche si importante de la littérature scientifique des Arabes: les travaux des géographes, et spécialement des géographes du 3e et du 4e siècles de l'hégire; ces auteurs rapportent, on n'eût pu le faire avec plus de perfection de leur temps, tout ce qu'ils sont parvenus à savoir, soit par eux-mêmes, soit indirectement, sur le monde habité dont ils ont connaissance, notions recueillies en voyage ou acquises en interrogeant l'un et l'autre et qui concernent autant les pays, les habitants, les moyens de communication, que la situation politique, sociale et économique [1]).

Tout en préparant sa thèse, De Goeje entreprit différentes autres éditions d'ouvrages arabes. Mais avant de publier d'autres textes, il fit un voyage d'études en Angleterre. Il sut mettre à profit un séjour de trois mois à Oxford et de trois semaines à Londres (7 juin—fin septembre 1862) pour collationner un grand nombre de manuscrits intéressants, pour en transcrire d'autres en tout ou en partie. C'étaient pour la plupart des ouvrages géographiques et historiques, mais il copia aussi à Oxford, en vue de l'éditer avec Dozy, le fameux dictionnaire d'az-Zamakhcharî, l'Asâs al-Balâghah, ou du moins la partie dont il avait à s'occuper; par un concours spécial de circonstances, cette copie n'est jamais sortie du portefeuille [2]). Ce séjour le mit à même d'avoir des

1) Noeldeke écrivait avec justesse à De Goeje le 16-7-1869: „La géographie est bien, et à plus d'un point de vue, la manifestation la plus brillante de la littérature arabe". („Geographie ist doch in vieler Hinsicht die glänzendste Seite des arabischen Litteratur").

2) Dans la suite, d'après une lettre qu'il écrivait à Noeldeke le 13 août 1864, De Goeje collationna autant qu'il était nécessaire son texte

rapports personnels, aussi utiles qu'agréables, avec des savants tels qu' Aufrecht, Bühler, Max Müller, Gwynne, Sprengel et spécialement avec Wright.

Lui qui au cours de sa vie s'est trouvé en contact et même en relations très amicales avec presque tous les arabisans du monde, il s'est lié avec peu d'entre eux comme avec William Wright; et il en fut de même pour son ami le plus intime, Théodor Noeldeke. A la mort de Wright, en mai 1889, De Goeje écrivait à Noeldeke: „maar toch hoopte ik nog, want ik kon het denkbeeld hem te moeten missen niet verdragen. 't Is voor ons beiden een zwaar verlies. Laten wij ons dubbel sterk aan elkander hechten". („et pourtant j'espérais encore, car je ne pouvais supporter l'idée de le voir partir. C'est une grande perte pour toi et pour moi et nous aurons d'autant plus besoin dorénavant de l'affection l'un de l'autre").

A son retour d'Angleterre, il se mit avec plus d'ardeur que jamais à préparer les différents textes qu'il se proposait provisoirement de publier. Le plus souvent, il en travaillait plusieurs à la fois, tout en

---

avec un manuscrit de Berlin; mais en 1865 (lettre du 13 mars à N.), Dozy retira sa collaboration et comme sa partie était beaucoup moins claire que celle de De Goeje, celui-ci trouva la tâche trop ardue pour le moment et remit à plus tard de la terminer. Mais l'Asâs ne tarda pas à être imprimé en Orient, ce qui rendait une édition critique non pas superflue, mais certainement moins urgente.

Les nos 31 et 288 de la liste désignent des communications que le séjour de De Goeje en Angleterre lui donna l'occasion de publier. De plus on conserve encore des lettres qu'il écrivait d'Angleterre à sa mère; outre les détails qu'elles contiennent sur son séjour là-bas, elles nous livrent à chaque page un touchant témoignage des relations affectueuses qui existaient entre lui et les siens.

consacrant ses meilleures heures à un ouvrage en particulier, à celui pour la critique duquel il disposait dans le moment des sources les plus nombreuses. S'il rencontrait une difficulté impossible à surmonter sur le champ, il passait momentanément à un autre travail.

Le premier ouvrage géographique qu'il édita après sa dissertation, ce fut une partie de la géographie qu'Idrîsî avait écrite au 6e siècle de l'hégire pour son protecteur Roger de Sicile, le prince chrétien aux moeurs arabes; c'est, suivant Amari, le meilleur ouvrage géographique du moyen-âge. Plusieurs années auparavant, Dozy avait déjà gagné quelques orientalistes à l'idée de publier, sous sa direction, ce livre remarquable, car — sauf la partie traitant de la Sicile, qu'Amari avait éditée — il n'était encore accessible que dans la traduction bien défectueuse qu'A. Jaubert avait faite d'un texte altéré. Le voyage de De Goeje en Angleterre avait comme but principal d'accroître les matériaux que l'on possédait déjà pour cette édition. Dans la suite, les collaborateurs étrangers se retirèrent, de telle sorte que seuls Dozy et De Goeje publièrent, avec traduction française, annotations et glossaire, les parties dont ils s'étaient chargés, c'est-à-dire celles qui traitent de l'Espagne et de l'Afrique septentrionale [1]).

Plus tard, De Goeje fit paraître, échelonnées sur 25 années (1870—1894), les huit parties de sa Bibliotheca geographorum arabicorum et en 1906, il refit

1) Liste No. 8.

de la 3e partie (Moqaddasî) une édition beaucoup plus perfectionnée encore [1]). Tandis qu'elle était sous presse, De Goeje eut l'idée d'ajouter comme 9e partie à sa Bibliotheca une édition de l'ouvrage géographique d'Ibn Sa'îd, faite d'après le manuscrit d'Oxford [2]); mais il n'est parvenu qu'à en faire faire une reproduction photographique. D'autre part, en 1907, il éditait à nouveau l'intéressante relation de voyage du pèlerin espagnol Ibn Djoubair, que Wright avait déjà publiée avant lui [3]). La Bibliotheca contient les oeuvres de quelques-uns des plus célèbres géographes qui aient écrit en arabe au 3e et au 4e siècles de l'hégire, l'époque brillante entre toutes de la géographie dans le monde musulman. De Goeje avait apporté, tant au texte lui-même qu'à ce qui avait trait à la critique, la perfection que lui permettaient d'atteindre sa connaissance approfondie de toutes les branches de la littérature, l'habitude de manier les textes, la grande pénétration et la patience sans bornes qui lui étaient propres; et comme tout ce que De Goeje livrait au public, ces ouvrages étaient introduits par une préface permettant de les situer dans l'histoire de la littérature, accompagnés d'un glossaire et d'un index complet, par lesquels l'éditeur épargnait à ses lecteurs la peine qu'il avait eue lui-même à comprendre certains passages.

Tout en préparant ces éditions de travaux géographiques et même lorsqu'elles paraissaient déjà, De Goeje publiait aussi de nombreuses sources historiques.

---

1) Liste, Nos. 9—16.
2) Une lettre à Noeldeke du 6-10-1904, en témoigne notamment.
3) Liste No. 28.

De 1862 à 1866, il édita, comme toujours avec un appareil scientifique aussi complet que possible, l'ouvrage écrit par Al-Balâḍourî vers le milieu du 3me siècle de l'hégire et traitant des conquêtes musulmanes; c'est l'une des plus riches et des plus remarquables sources historiques que l'on possède pour la première période de l'islamisme. Dans la préface et précédemment déjà [1]), il se plaignait des tours que lui avait joués plus d'une fois sa connaissance encore insuffisante de la grammaire arabe — aussi s'efforça-t-il de combler cette lacune laissée jusque là dans ses études. Il y réussit pleinement, ses éditions toujours plus exactes de textes d'une extrême difficulté ne sont pas seules à en témoigner, mais encore la manière dont il retoucha pour la 3e édition l'Arabic Grammar de feu W. Wright, lorsque Robertson Smith mourut sans avoir pu en faire la revision qu'il projetait [2]).

En 1869 et en 1871 parurent deux chroniques incomplètement conservées d'auteurs du 5e et du 7e siècles de l'hégire [3]); l'une des parties, De Goeje l'avait mise au point en collaboration avec De Jong, l'autre seul. Dans la préface de la seconde partie, il re-

1) Entre autres dans une lettre à Noeldeke (25-8-1865) à propos des émendations que celui-ci avait faites à l'édition de trois vies de califes du Kitâb-al-ouyoun (Liste N°. 18), dont De Goeje refit plus tard une meilleure édition (liste N°. 19). Il rappelle qu'il a dû apprendre sa grammaire arabe presque sans direction et en comptant peut-être un peu trop sur les résultats du système tant préconisé par Dozy, de lire beaucoup et rapidement. Nous avons dit plus haut (voy. page 23) que De Goeje reconnaissait pleinement la valeur et l'importance d'une solide base grammaticale. Mais il voulait que l'étude de la grammaire allât de pair avec des lectures intéressantes et leur laissât toujours le rôle principal.

2) Liste, N°. 27.

3) Liste, N°. 19.

mettait assez âprement à sa place le professeur G. Weil de l'Université d'Heidelberg, qui dans ses Jahrbücher, avait critiqué, sur un ton supérieur et pédant, l'édition de Balâḏourî et la 1e partie des Fragmenta. Et à plus d'une occasion encore, De Goeje fit dans l'intimité des sorties contre les critiques qui prennent connaissance d'un texte, bien commodément, après que d'autres savants le leur ont débrouillé à la sueur de leur front et en y consacrant beaucoup de temps, puis se bornent, en guise de compte-rendu, à signaler les erreurs ou les prétendues erreurs qu'ils y ont relevées. Il ne se laissa toutefois plus aller dans la suite à employer un langage aussi acerbe qu'il le fit cette fois-là dans sa défense [1]).

Il n'est pas de source historique dont l'édition fût depuis longtemps souhaitée avec plus d'ardeur par les arabisans que ne l'était celle de la gigantesque compilation en 20 parties d'at-Tabarî († 310 de l'hégire); l'auteur y avait noté les informations qu'il savait dignes de foi concernant l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'an 302 de l'hégire (915 ap. J. C.). Le professeur Kosegarten de Greifswald avait édité autrefois (1831, 1835, 1853) l'une des cinq parties dont il avait constaté l'existence. Dès 1858, De Goeje correspondait avec Noeldeke à propos d'une édition à préparer ensemble sous la direction de Dozy, des parties de la chronique que l'on parviendrait encore à réunir, mais cela resta provisoi-

1) Dans mon in-mémoriam, paru dans l'„Internationales Archiv für Ethnographie" (vol. XIX, livraison III), j'ai signalé comme faisant exception une brochure écrite par De Goeje en 1903 (liste N°. 287); mais j'ai dit aussi la cause de l'humeur chagrine qui s'y donnait libre cours.

rement à l'état de projet. En 1862, il découvrit à Oxford deux volumes de l'ouvrage qui jusque là n'avaient pas été reconnus comme tels, et fit connaître la chose par la voie de la Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft [1]). L'attention resta donc en éveil et d'autres aussi se mirent à chercher dans les bibliothèques orientales et occidentales; ce qu'ils trouvèrent fit espérer à partir de 1871, qu'on parviendrait à réunir un exemplaire complet. En 1872 commencèrent les démarches sérieuses pour obtenir l'accès des bibliothèques orientales et occidentales contenant des fragments de la chronique, pour s'assurer les collaborateurs compétents, les fonds permettant de faire copier et collationner les manuscrits et enfin pour établir un plan de travail. Grâce à sa patiente ténacité, son tact et son savoir, De Goeje réussit à mettre sérieusement le travail en train, à faire paraître une première partie en 1879 et qui mieux est, à mener l'édition entière à bonne fin en 1901 en dépit de toutes sortes de difficultés et de déceptions [2]). Il a lui-même retracé en 46 pages de son introduction (XXII—LXVIII) l'historique de cette colossale entreprise, en citant au long et au large la part de collaboration fournie par chacun et en adressant de chauds remerciments à tous ceux qui sous sa direction avaient contribué à la réussite. Ces remerciments étaient certes mérités, mais tous les collaborateurs s'accordaient à dire que jamais le résultat n'eût été atteint sans De Goeje

1) Liste, N°. 31.
2) Liste, N°. 20.

qui avait exécuté lui-même la plus grande partie de la besogne, avait revu et amélioré de mille manières le travail des autres, s'était chargé entièrement de l'introduction et du glossaire et en grande partie de l'index [1]).

Entretemps, De Goeje publiait encore, seul, et avec son soin habituel, la continuation de la chronique d'at-Tabarî par 'Arîb [2]).

Un peu plus d'un an avant sa mort, il conçut le projet de préparer une nouvelle édition d'Al-Balâḏurî, le premier ouvrage historique qu'il eût publié. Depuis qu'il avait débuté en 1862 par l'édition de ce livre, l'écolier zélé qu'il était à cette époque était devenu un philologue accompli; de plus, les sources

---

1) Noeldeke lui écrivit le 29-4-1901: „In aller Eile habe ich wenigstens die Introductio durchflogen und dabei wieder alle Hoffnungen und Sorgen, alle Befriedigungen und Enttäuschungen nachempfunden, die uns, vor Allen aber Dir, das grosse Unternehmen gebracht hat, habe namentlich wieder Deinen Muth, Deine Ausdauer und Dein praktisches Geschick bewundert, ohne die das Werk nie zu Stande gebracht wäre. Ich wüsste sonst Niemand, wirklich Niemand, der die Sache mit einiger Aussicht auf Erfolg in die Hand hätte nehmen können". („J'ai au moins parcouru l'introduction en grande hâte et cela m'a fait repasser par tous les espoirs et les soucis, toutes les satisfactions et toutes les déceptions que la grande entreprise nous a amenés, à toi plus qu'à n'importe qui; et j'ai admiré de nouveau ton courage, ton endurance et tes qualités pratiques sans lesquels l'ouvrage n'eût jamais été mené à bien. Je ne connais personne d'autre, vraîment personne qui eût pu prendre la chose en main avec quelque chance de succès." Et plus tard, 7-12-1904, parlant des colossales Annali du prince Caetani de Teano, dans lesquelles sont reproduites, après un remaniement critique, les plus anciennes sources d'histoire de l'islamisme, Noeldeke écrit encore: „Wie grossartig muss Deine Befriedigung sein, wenn Du Dir sagen kannst: „Ohne mich wäre ein solches Werk gar nicht denkbar!" („Avec quelle grandiose satisfaction tu dois pouvoir te dire: „Sans moi, personne n'eût pu songer à entreprendre un pareil travail!")

2) Liste N°. 21. De Goeje laissa de côté les parties contenues déjà dans l'édition d'al-Bayân al-Moghrib par Dozy.

auxiliaires permettant la reconstitution et la bonne interprétation des textes étaient infiniment plus abondantes qu'alors. Après mûre réflexion, il jugea cette nouvelle édition plus urgente que celle du géographe Ibn Sa'îd qu'il projetait depuis longtemps; c'était du reste aussi l'avis d'autres arabisans. Mais hélas, tout ce qu'il put encore faire, ce fut d'annoter en marge une petite partie de l'ancienne édition.

Celui qui s'occupe de la littérature géographique ou historique des Arabes se trouve constamment en contact avec des poètes et il lui devient indispensable de faire une étude spéciale de la vieille poésie des Arabes, qui est hérissée de difficultés. Dans ce domaine rentrait notamment le dîwân d'un célèbre poète du 2e siècle de l'hégire, que De Goeje avait édité à l'occasion du troisième centenaire de l'Université de Leide [1]) ainsi que l'oeuvre poétique d'Ibn Qoutaibah, du 3e siècle, qu'il publia en 1904 [2]).

Outre la somme énorme de travail qu'il a dû fournir pour rendre tous ces textes accessibles à la généralité, soit qu'il les eût d'abord travaillés lui-même, ou bien d'autres sous sa direction immédiate, De Goeje avait de plus à corriger en dernier ressort presque toutes les éditions critiques qui paraissaient de son temps; tout au moins, l'ouvrage paru, proposait-il quelques améliorations partielles qui étaient si bien adoptées qu'on ne pouvait plus dorénavant se servir de l'ouvrage en question sans en tenir compte.

1) Liste, N°. 24.
2) Liste, N°. 25.

Les quelques mots par lesquels Dozy, d'ordinaire si avare de louanges, disait dans la préface de son „Supplément aux dictionnaires arabes", tout ce qu'il devait à cet ami, à cet élève qu'il estimait entre tous, montrent assez de quelle manière De Goeje savait venir en aide aux autres dans leurs travaux scientifiques:

„Parmi les noms d'autres savants qui ont contribué à rendre mon recueil plus digne de l'approbation des lecteurs éclairés, celui de M. De Goeje apparaît plus rarement que de droit. Mon excellent ami, pensant à l'adage: Pauperis est numerare pecus, et aimant à rendre des services en cachette, l'a voulu ainsi; mais la vérité m'oblige à dire que l'intimité qui nous unit depuis de longues années, pendant lesquelles j'ai apprécié toujours davantage l'étendue de ses connaissances aussi bien que la noblesse de son caractère, a eu pour ce livre les résultats les plus profitables. Maint article n'a été imprimé qu'après avoir été longtemps discuté entre nous, et plusieurs citations, notamment de Yâcout et de l'Aghânî de Boulac, sont de lui".

Au cours des 28 années qui se sont écoulées depuis que ces lignes ont été écrites, combien de savants ont eu l'occasion d'en reconnaître la justesse.

Plus d'une fois, et surtout lorsqu'il travaillait à sa collection de géographes et à at-Tabarî, cette parole de découragement lui a échappé: „Si j'avais su d'avance tout ce que cela comportait, je n'eusse pas, je crois, trouvé le courage de m'y mettre". Mais le genre d'effort que ce travail exigeait ne lui fut jamais pénible en lui-même. Rechercher en aug-

mentant sans cesse son fonds de lecture et avec une persévérance inébranlable, la forme originale d'un texte altéré, ou bien reconstituer l'histoire d'un livre célèbre, établir ce qu'il devait à d'autres livres, tout cela était pour lui un agréable sport intellectuel; et il trouvait une véritable jouissance à constituer ses glossaires, si universellement appréciés, et à écrire ses introductions; après une grande tension intellectuelle, il considérait comme une diversion salutaire de travailler aux index.

Comme bibliothécaire-adjoint et plus tard comme interprète du legs Warner, De Goeje fit la description d'une importante partie des manuscrits orientaux qui s'y trouvaient [1]), et plus d'une fois, au début surtout, ce travail l'amena à publier dans une revue scientifique ce qu'il avait à dire de tel ou tel ouvrage spécialement intéressant, communications plus détaillées que ne le comportait le cadre d'un simple catalogue descriptif [2]).

Nous l'avons déjà dit plus haut et cela n'étonnera personne après ce rapide coup d'oeil sur tout ce que fit De Goeje pour rendre des sources accessibles, il ne lui restait pas de temps pour écrire un grand ouvrage sur l'histoire de la civilisation ou de la littérature des Musulmans. S'il avait éprouvé une envie irrésistible de le

1) Liste, nº. 7, La nouvelle édition de ce catalogue commença à paraître en 1888, mais jusqu'ici n'en ont encore été publiées que le premier volume entier et la première partie du second.

2) V. liste nos. 32, 40. Sur d'autres ouvrages aussi, dont il avait eu le manuscrit en main, De Goeje écrivit des articles qui valent d'être lus; v. liste nos. 62, 110, 115.

faire, il est évident qu'il eût abandonné pour cela une partie de ses éditions de textes. A la longue, il dut même renoncer au projet qu'il avait formé à maintes reprises, de traduire en une langue européenne les géographes qu'il avait édités, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux, et de les mettre ainsi à la portée des non-arabisans.

Il s'imaginait tout à fait au début pouvoir mener de front les deux choses: éditer les sources et les utiliser; deux ans après sa promotion, encouragé par le précédent des „Recherches" de Dozy, il commençait déjà dans ses *Mémoires d'histoire et de géographie orientales* [1]) à traiter des sujets assez limités, en rapport avec les textes dont il faisait la critique. Il en parut trois numéros en deux années, puis vint un arrêt, et la série n'en a jamais été continuée.

La première de ces livraisons contenait une étude dont les données étaient empruntées au géographe Ibn Hauqal, sur la secte des Carmates, qui au 4e siècle de l'hégire faillit causer la ruine de l'Islamisme; il en parut en 1886 une seconde édition, considérablement augmentée [2]). Le second mémoire démontrait en s'appuyant sur l'étude d'al-Balâḍourî, qu'un livre édité par Nassau Lees et considéré comme une source importante pour l'histoire de la conquête de la Syrie, n'était qu'un roman historique; cette découverte critique fut si bien admise que De Goeje jugea superflu de rééditer cet article. Le

1) V. liste, nos. 2—5.

2) Plus tard, les nouvelles données furent encore complétées par un article que De Goeje écrivit dans le Journal Asiatique, v. liste, No. 100.

troisième mémoire traitait de l'histoire authentique de la conquête de la Syrie d'après l'excellente source citée ci-dessus: al-Balâḍourî, que De Goeje lui-même était en train de rendre accessible à la généralité; dans la seconde édition des Mémoires, cette partie porte le nº. 2 (1900). En 1903 parut comme troisième numéro la réédition en français d'une communication qu'il avait faite vingt-huit ans auparavant en séance de cette Académie, sur l'histoire des Tziganes d'après des données arabes [1]); il tenait compte cette fois des objections que des spécialistes avaient faites en 1875 à ses conclusions. De Goeje y avait joint la traduction française d'un article qui figurait dans le volume publié neuf ans auparavant en l'honneur du professeur Veth; et où il traitait d'une colonie fondée sur les côtes du golfe persique et dans l'Irak, par un peuple nommé Sajâbidjah, dans lequel il voulait reconnaître des Malais [2]).

Après 1864, De Goeje ne publia ni nouveaux mémoires ni autres travaux personnels d'aucun genre, si ce n'est une brochure en allemand parue en 1875 et traitant de la question de l'ancien lit de l'Oxus [3]) qui à cette époque était pleine d'actualité; avec sa compétence déjà grande alors en ces matières, l'auteur établissait jusqu' où les données empruntées aux

1) Liste, Nº. 56, voir également Nos. 58 et 106. Dans un article sur De Goeje dans le „Journal of the Gypsy Lore Society" de juillet 1909, Dr. A. Kluyver a montré sous son véritable jour la valeur de ces études sur les Tziganes.

2) Liste, Nº. 98. Je dois reconnaître que l'identification des Sajâbidjah avec les „Djâwah" me paraît fort risquée et il en est de même de presque tout ce qu'on a cru trouver sur l'Archipel Indien chez les anciens auteurs arabes.

3) Liste, Nº. 6.

géographes arabes sur l'histoire de ce fleuve concordaient avec ce qu'on en savait d'autre part.

Ce que les études de De Goeje livrèrent encore au grand public, parut sous la forme d'études et d'articles dans les principaux périodiques français, allemands et anglais consacrés aux sciences dont il s'occupait, dans les travaux de notre académie et d'académies étrangères, dans les actes des congrès d'orientalistes, dans des revues néerlandaises de théologie et de géographie, dans des périodiques de vulgarisation scientifique et sous forme de nombreuses critiques de livres dans des revues bibliographiques.

Les articles que De Goeje écrivit sur des sujets de l'Ancien Testament parurent presque tous à l'époque où la critique historique de la Bible en était à ses débuts dans notre pays. Ceux qui en faisaient de sérieuse étaient rares alors; les grandes lignes suivant lesquelles allaient se diriger les recherches n'étaient pas encore tracées; la méthode manquait encore de la précision nécessaire. C'est pourquoi ces travaux n'ont plus guère aujourd'hui qu'une valeur relative et sont surtout intéressants au point de vue historique.

Son éducation biblique aussi bien que les sérieuses études préparatoires de théologie qu'il avait faites avaient éveillé chez De Goeje un grand intérêt pour les questions relatives à l'histoire des Israélites; cet intérêt subsista chez lui longtemps encore après qu'il eut changé la direction de sa vie et ne disparut jamais entièrement. De plus, pendant les premières années qui suivirent sa promotion et même jusqu'en

1869, il parut assez probable que seul l'enseignement de l'hébreu et des antiquités judaïques lui permettrait d'arriver à une position suffisante. Enfin, il ne lui fut pas désagréable de rester en contact avec les études bibliques par le fait qu'il devait chaque année traiter à son cours, avec tout un groupe de théologiens, les parties araméennes de la Bible (1866—1877). Pourtant, les articles que De Goeje écrivit sur ces sujets sont peu nombreux, rares même après 1872. Non qu'il eût cessé de s'intéresser à ces questions, mais il était persuadé que l'étude intensive de la littérature arabe telle qu'il se l'était proposée, excluait pour lui toute production dans le domaine des études hébraïques.

Il en fut de même pour ce qui concernait les autres peuples sémitiques, leurs langues et leurs littératures. Pendant la première période de sa carrière et surtout les premières années de son professorat, De Goeje croyait devoir consacrer une grande partie de son temps à pousser une reconnaissance dans un plus vaste cercle d'études sémitiques. Le premier mémoire qu'il présenta à l'Académie Royale (1870) à propos des noms de Phénicie et de Canaan [1]), trahissait encore cette tendance. Avant cela déjà, il avait publié des études populaires sur les Berbères et leurs langues [2]), sur l'Abyssinie [3]) et encore antérieurement [4]), essayé ses forces à étudier avec Dozy les éléments de l'éthiopien.

---

1) Liste, n°. 46; voir aussi n°. 45.

2) Liste, n°. 42.

3) Liste, n°. 43.

4) D'après une lettre à Noeldeke du 17 décembre 1862: „Enfin je suis arrivé à commencer l'éthiopien avec Dozy; mais quelle écriture

Les langues africaines avaient attiré son attention surtout parce que leur étude approfondie semblait devoir apporter plus de lumière sur l'origine des Sémites. Mais il vit bientôt que pour s'engager dans cette voie avec quelque chance de succès, il fallait aussi être égyptologue; de plus, il ne se découvrit pas d'aptitude spéciale pour les études linguistiques proprement dites et retourna à ses études arabes, cherchant presque à s'excuser de s'en être écarté.

Les dialectes araméens, il ne les étudia que dans la mesure nécessaire pour en enseigner les éléments aux théologiens qui devaient suivre ses cours, ce qu'il fit jusqu'en 1877. Si même il en avait trouvé le temps, il n'eût guère été tenté de débrouiller les mystères linguistiques de dialectes comme ceux-là, sans même de littérature qui vaille d'être mentionnée. Parfois, il est vrai, et justement ces années où l'on défrichait le champ de l'assyriologie, il regretta de ne pouvoir se doubler pour prendre une part active au déchiffrement des inscriptions cunéiformes, pour lequel à son avis une connaissance approfondie de l'araméen était indispensable. S'appuyant sur des arguments historiques, il était convaincu que l'araméen qui s'était propagé pendant des siècles dans toute l'Asie occidentale et jusqu'en Egypte à titre de langue officielle, était originaire

---

difficile à apprendre!" („Eindelijk ben ik nog met Dozy begonnen Aethiopisch te leeren. Wat is dat een lastig letterschrift!") Plus tard, De Goeje racontait souvent en souriant qu'il avait appris puis oublié plusieurs fois l'alphabet éthiopien; ce qui montre tout simplement que ses textes arabes l'attiraient toujours de nouveau et que les autres études ne parvenaient à lui inspirer qu'un intérêt trés modéré.

de Mésopotamie; il en concluait qu'une rigoureuse méthode philologique devait nécessairement aboutir à faire reconnaître dans les inscriptions cunéiformes une langue araméenne. Mais la crainte d'être infidèle à la tâche qu'il s'était proposée, le retint de faire un premier pas dans cette direction et il se borna à insister à plusieurs reprises auprès de Noeldeke pour que celui-ci étudiât de plus près la question. Ce fut en vain: pour Noeldeke aussi, l'écriture cunéiforme demeura chose fermée et du reste, il avait une autre opinion que De Goeje sur l'origine de l'araméen international.

De Goeje étant devenu recteur, ce lui fut l'occasion de développer, en février 1882, une thèse générale du domaine sémitique devant un public non initié. L'Arabie, patrie première des peuples sémitiques, avait enseigné Sprenger, et d'autres — Guidi et Hommel en particulier — avaient soulevé des objections très sérieuses contre cette proposition; De Goeje s'efforça de réfuter ces arguments le jour anniversaire de la fondation de l'Université de Leide [1]).

Après ce discours de circonstance, comme du reste au cours des ± dix années précédentes, De Goeje s'abstint d'esquisser de vastes panoramas. Et si nous possédons de lui quelques excellents aperçus sur la littérature arabe, sur les contes des Mille et une Nuits, sur at-Tabarî et d'autres historiens, l'histoire du califat, la géographie de l'Arabie [2]) nous

---

1) Liste, n°. 69.
2) Liste, n^{os} 84, 85, 123, 300, 301.

ne les devons qu'à l'insistance de rédacteurs de revues encyclopédiques anglaises, allemandes et internationales, qui sont parvenus à les obtenir de lui.

Qu'on ne s'imagine pas cependant que son intérêt pour ce qui se faisait dans le domaine toujours plus vaste, toujours plus intensément exploré qui s'étendait autour du sien, se fût affaibli au cours des années; mais tant par sa vocation plus nette d'année en année que par l'idée modeste qu'il avait de ses propres forces, il s'abstenait de prendre part active à tout ce qui n'était pas le défrichement du terrain arabe.

Rien que les nombreux résumés de livres qu'il envoyait à diverses revues du pays et de l'étranger montrent combien il aimait à se tenir au courant de tout. Il ne restait pas, pour ces notices bibliographiques, dans des limites bien précises, mais au contraire, poussait volontiers une pointe en territoire étranger et ami, comprenant que s'il n'en avait rendu compte, maint ouvrage intéressant fût resté inconnu dans notre pays; de plus, ces critiques qu'il s'était engagé à faire lui imposaient de lire des livres dont il eût sans cela différé indéfiniment la lecture pour avancer des besognes plus urgentes.

La plupart de ces comptes rendus sont extrêmement sobres par conséquent: un résumé très fidèle accompagné de quelques remarques. Mais si les auteurs en question reproduisent des sources arabes ou s'occupent de choses qui y ont trait, alors l'appréciation de De Goeje devient une étude à fond, qui dorénavant, nous l'avons dit, constitue un supplément indispen-

sable au livre dont il s'agit. Parmi de nombreuses études de ce genre, je me bornerai à citer les notes remarquables, cinq feuilles imprimées, qu'il fit paraître il y a une couple d'années à propos de certaines parties du grand ouvrage sur les traditions, publiées sous la direction de Sachau [1]).

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer aussi aux propres articles scientifiques de De Goeje. Là également, il donne toute sa mesure quand il s'agit de puiser aux sources qu'il a lui même fait connaître ou à d'autres en rapport avec celles-là. Tantôt, c'était à un sujet historique, tantôt géographique ou littéraire, exceptionnellement à un sujet ethnographique qu'il jugeait pouvoir apporter plus de lumière. Il examinait alors avec soin où la question en était pour le moment, ce qu'on en savait ou croyait en savoir, puis traduisait ce que ses auteurs arabes avaient à ajouter à la science déjà acquise.

Mais il s'en fallait de beaucoup qu'il arrivât toujours à une solution définitive. Quelques unes des questions que l'on discutait, ainsi l'histoire du lit de l'Oxus [2]), n'étaient pas encore assez mûres au moment où De Goeje prenait contact avec elles; d'autres, telles l'origine et les migrations des Tsiganes [3]), les données arabes sur le Japon [4]), l'origine

1) Liste, nos 243, 244. On trouvera facilement les autres sous la rubrique V de la liste.

2) Depuis 1875 ont surgi des arguments géologiques, sérieux semble-t-il, contre la conclusion que De Goeje croyait pouvoir tirer des données arabes.

3) Liste, nos 56, 58, 118. Nous avons déjà plus haut, p. 48, renvoyé le lecteur à l'in-mémoriam du Dr. A. Kluyver, qui lui permettra d'apprécier ces études à leur juste valeur.

4) Liste nos 68 et 70. G. Ferrand démontra dans la suite que pour expliquer plusieurs des récits sur Waqwâq, il serait utile de mieux connaître Madagascar.

du cadre des Mille et une Nuits [1]), contenaient trop de facteurs non sémitiques pour que le dernier mot reste à l'arabisant. Mais tant dans ces études que dans d'autres où il groupait les données arabes sur les Slaves [2]) et les Normands [3]), discutait le rapport qui pouvait exister entre la légende musulmane du mur de Gog et de Magog, et le mur historique de Chine [4]), les sources géographiques des récits de voyage de *Sindbad* comme aussi l'influence de ces mêmes récits sur la légende de *St. Brandan* [5]), le fondement historique de la légende des Sept Dormeurs d'Ephèse [6]), et les relations commerciales entre les peuples au moyen-âge [7]), chaque fois, dans les unes comme dans les autres, la lumière empruntée aux Arabes faisait découvrir de nouveaux points de vue et excitait d'autres travailleurs, soit à revoir les résultats auxquels ils étaient arrivés jusque là, soit à apporter d'autre part encore, de nouveaux matériaux pour appuyer la thèse de De Goeje.

Parmi les nombreux articles ayant trait à la géographie des Arabes, nous mentionnerons tout spécialement une étude très appréciée des géographes arabes [8]), qui fut publiée en 1874 dans la „Tijdschrift van het Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap" (Revue de la Société néerlandaise de Géographie); à plusieurs reprises à dater de 1876,

1) Liste, nos 77 et 85. Dans son article de la Revue biblique internationale: „Le prologue-cadre des Mille et une Nuits, etc." (janvier et avril 1909), Mr. E. Cosquin combat par de puissants arguments l'idée d'un rapport entre le cadre des Mille et une Nuits et l'histoire d'Esther, qu'avait émise De Goeje.

2) Liste, n°. 64. 3) Liste, n°. 89. 4) Liste, n°. 82.

5) Liste, nos 87 et 88. 6) Liste, n°. 112. 7) Liste, nos 127 et 128.

8) Liste, n°. 55.

De Goeje fit partie du comité de cette société et il en devint membre d'honneur en 1897.

Les travaux qu'il publia sur des questions ethnographiques étaient comme des miettes tombées de la table, c'est le hasard qui les lui fit écrire [1]). De Goeje n'était pas ethnographe, bien qu'il lût avec beaucoup d'intérêt les fines études de Wilken, et bien qu'il eût accepté sans se faire prier la présidence de la Société qui publie l'„Internationales Archiv für Ethnographie" [2]).

Beaucoup des petites études où il traite ce genre de questions, il les écrivit dans son désir de collaborer au volume collectif que l'on offrait, à l'occasion de l'un ou l'autre anniversaire, soit à l'un de ses amis, soit à un collègue qu'il avait en estime particulière [3]). Lorsqu'en l'honneur de son 70e anniversaire de naissance (2 mars 1906), on dédia à Noeldeke un volume auquel avaient collaboré 85 orientalistes de ses amis, De Goeje fut tout désigné pour joindre à ce „Festschrift" quelques mots de dédicace et il se rendit à Strasbourg pour aller en personne l'offrir à son fidèle ami.

Ses nécrologies et ses biographies de quelques contemporains qui le précédèrent dans la tombe,

---

1) Liste, nos 57, 90, 121, 122, 173.

2) J'ai déjà cité plus haut, p. 41, l'article que j'ai, dans cette revue, consacré à De Goeje, particulièrement au point de vue de ses rapports avec l'ethnographie.

3) Liste, nos 76, 98, 104, 113, 114, 118, 120, 124, 125. L'étude sur l'Imâm ach-Châfi'î (Liste, no. 96), qui complète le travail de Wüstenfeld par des données empruntées à Abou Nou'aim et al-Maqrîzî, avait été écrite dans un but analogue. Elle devait faire partie d'un volume que l'on avait l'intention d'offrir à Wüstenfeld à l'occasion de ses 50 années de doctorat, mais ce projet ne fut pas mis à exécution.

les uns plus âgés que lui, les autres plus jeunes, sont encore autant de pieux témoignages d'amitié; trois de ces biographies — celles de Dozy, de De Jong et de Wilken — furent lues par lui en séance de l'Académie. Le fait qu'il eut à retracer la vie de Max Müller jeta une ombre sur le grand honneur qui lui échut d'être appelé à lui succéder en qualité de membre étranger de l'Institut de France, mais il s'acquitta de cette tâche peu ordinaire avec le tact qui lui était propre.

En dépit de leur caractère si peu subjectif, tous les écrits de De Goeje — il va de soi que nous n'en pouvons faire dans cette biographie qu'un examen superficiel — font singulièrement ressortir les qualités intellectuelles et morales de leur auteur.

Ces respectables éditions d'ouvrages arabes avec leur apparat de critique de textes, leurs index, leurs glossaires et leurs considérations préliminaires, tous ces mémoires et ces articles sur des sujets littéraires, historiques et géographiques, tous ces travaux publiés à l'occasion de fêtes, ces biographies et ces comptes rendus, ils nous parlent d'une inépuisable ardeur au travail, de conscience, de patience, de pénétration, d'un savoir chaque jour plus étendu, ils nous parlent d'amabilité, de modestie et d'une simplicité que rien n'altéra jamais.

L'enseignement de De Goeje était caractérisé par les mêmes qualités, qui compensaient l'absence de systéme pédagogique.

Il avait espéré au début que l'intérêt pour les antiquités sémitiques gagnerait un plus vaste cercle

d'étudiants et se répandrait au delà du petit groupe de théologiens que l'obligation d'obtenir un certificat lui amenait annuellement (depuis 1866 et jusqu'en 1877); c'est du reste à ce milieu qu'appartenaient la plupart de ceux qui se mirent sérieusement à l'arabe. Si son souhait se fût réalisé, il eût cherché à répondre à l'intérêt de ses auditeurs par un cours qui les eût quelque peu orientés dans le domaine de l'histoire et des antiquités des peuples sémitiques. Il commença même à s'y préparer la première année de son professorat.

Il avait coutume d'ouvrir par une causerie son cours „d'arabe, syriaque et chaldéen". On possède encore les manuscrits de ces discours: le premier, prononcé en 1866, peu après sa nomination de professeur, discute les idées émises par Renan sur le rôle des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation. Le second (1867) démontre l'intérêt qu'il y a pour ceux qui s'occupent de l'histoire des Juifs, à étudier les peuples apparentés au peuple israélite; l'orateur s'y déclare prêt „à faire, dès qu'on lui en exprimera le désir et jusqu'aux vacances de Noël, une conférence hebdomadaire sur ce sujet (histoire et antiquités des peuples sémitiques), à l'heure qui conviendra le mieux à ses auditeurs". Dans ses autres discours d'ouverture, qui traitent tous, chacun d'une manière un peu différente, des langues sémitiques, de leurs limites, des groupes qu'elles forment entre elles, et spécialement des dialectes araméens, il ne réitère pas sa proposition; dans ceux de 1870 et de 1871, il dit expressément que les heures de cours suffisent à peine à l'enseignement des langues et que rien

ne doit en être détourné au profit de „conférences ex-cathedra, que l'auditoire n'est pas à même de travailler et d'apprécier" [1]).

C'est donc, au début, faute d'intérêt chez les étudiants s'il ne donna pas suite à son idée. Il ne la réalisa pas plus à l'époque où les élèves de De Goeje se fussent estimés heureux de recourir à sa science pour s'orienter dans ce champ si vaste. C'est qu'au fond ni ses aptitudes ni ses goûts ne le poussaient dans cette direction; après une courte période d'hésitation, il a jugé que sa tâche était de mettre ses disciples à même de comprendre les sources; à eux ensuite de s'orienter et d'utiliser la matière ainsi dégagée. Il les guidait vers la science à peu près comme il y était arrivé lui-même, en ayant soin de leur éviter les raidillons et les obstacles qu'il avait remarqués sur son chemin.

Son éducation, nous le savons, était loin d'avoir été systématique, mais jamais, par contre, ou presque jamais, l'étude ne lui avait été à charge et il voulait, pour autant que ce fût en son pouvoir, épargner à ses élèves jusqu'à la moindre fatigue superflue qui lui avait été imposée dans sa jeunesse. Dans son premier discours d'ouverture, il leur dit: „Je m'efforcerai de vous rendre l'étude de ces langues aussi aisée que possible, en me mettant à lire avec vous dès que faire se pourra, de façon à vous inculquer pratiquement les notions indispensables de grammaire." („Ik zal trachten u de beoefening dezer talen zoo gemakkelijk mogelijk te maken door zoo

1) De 1872 à 1877, il reprend ses discours d'ouverture des années précédentes, parfois un peu modifiés, un peu augmentés.

spoedig het kan met u te gaan lezen en u zoo practisch de onmisbare grammatische kennis bij te brengen".) Toutes ses leçons étaient pénétrées de ce ton encourageant. Non qu'il encourageât les jeunes gens mal doués ou n'ayant pas la volonté de travailler. Au contraire, il ne leur dissimulait pas, à ceux là, le peu d'utilité et d'agrément qu'il y aurait pour eux à poursuivre des études aussi ardues, mais il savait le leur dire avec le tact et l'amabilité qui le caractérisaient. Et à ceux qui étaient doués, il ne cessait de prêcher tant en paroles qu'en exemple la nécessité d'un effort intense et soutenu. Mais il lui répugnait de rendre ce travail sec et insipide comme le font tant de professeurs qui confondent le moyen d'atteindre au but avec ce but lui-même.

Il voulait que l'on arrivât vite à sentir que l'étude elle-même vous fait gagner quelque chose, qu'elle est non seulement une gymnastique, mais aussi une nourriture de l'esprit. Aucun des petits moyens qui pouvaient aider un disciple à surmonter une difficulté n'était rejeté par lui; il en préconisait même que des savants systématiques taxent de *pontes asinorum*.

La nouvelle loi sur l'Enseignement supérieur, introduite en 1877, fut à plus d'un point de vue bien accueillie par De Goeje: elle mettait les étudiants désireux de se consacrer aux lettres sémitiques, à même de le faire à leur gré sans devoir passer des examens sur les lettres classiques, le droit ou la théologie; elle le dispensait dorénavant de sacrifier des heures précieuses à la lecture de textes araméens

avec des théologiens qui n'y prenaient aucun intérêt; elle lui assurait l'influence nécessaire sur la formation de ceux qui voulaient étudier les langues, les peuples et la géographie de nos Indes Orientales.

Comme il avait généralement affaire à un petit nombre d'élèves, d'autant plus grande était l'influence que ses qualités morales exerçaient sur eux. De même que dans la famille une affection judicieuse est souvent meilleure éducatrice qu'une pédagogie systématique, de même chez lui c'étaient son ton toujours tranquille et aimable, sa complaisance, l'intérêt tout familier qu'il manifestait, sa simplicité si cordiale, sa patience inépuisable, l'exemple d'une belle ardeur au travail jointe à une humeur enjouée qui faisaient de lui un maître aimé et respecté.

La nature, et des études et de l'enseignement de De Goeje fit qu'il se confina presque exclusivement dans son cabinet de travail; jamais il ne fut sérieusement tenté d'aller en personne faire connaissance avec l'Orient, ses peuples et ses langages. Mais il ne lui suffisait pas d'être un savant de cabinet. Non seulement, il éprouvait le besoin de se retremper dans la société de ses semblables, de se donner de l'exercice en plein air — la régularité de ses promenades quotidiennes était connue de tous — mais encore tenait-il à prendre une part active à la vie publique. Pour son esprit infatigable, il n'était pas de plus puissante distraction qu'une activité différente de celle dont il avait l'habitude. Est-il besoin de dire qu'il était mû non par la préoccupation de parler ou de faire parler de lui, mais

uniquement par celle de contribuer à la réalisation de choses utiles.

De bonne heure déjà, l'occasion s'offrit à lui de joindre à son travail scientifique une occupation pratique dont profite la société. En 1862, il fut nommé inspecteur des écoles du 3e district de la Hollande méridionale [1]) (schoolopziener in het derde district van Zuid-Holland). Les modestes émoluments attachés à ces fonctions et qui sans doute, les premières années surtout, furent très bien accueillis, n'eussent pu être un mobile suffisant pour lui faire sacrifier une bonne partie de son temps comme il le fit pendant 16 ans. Il fallait pour cela l'intérêt qu'il prenait à la chose, intérêt qui alla sans cesse croissant à mesure qu'il acquit plus de savoir et d'expérience [2]).

---

1) Il entrait en fonctions le 1er novembre 1862. Pour le suivre plus aisément dans ses activités multiples, je joins ici quelques dates: ses fonctions d'inspecteur cessèrent à la fin de 1878, année où des modifications introduites dans la Loi sur l'Enseignement Primaire (Lager Onderwijs) donnèrent à cette position un autre caractère; immédiatement après cela suit sa nomination à la Commission Locale d'Instruction (Plaatselijke Schoolcommissie) le 1er janvier 1879 (il devint président de cette commission en janvier 1895), puis le 19 février 1879 son élection au conseil communal. De Goeje ne donna que le 5 décembre 1908 sa démission de ces deux dernières fonctions. De plus, il joua encore un rôle actif comme membre du comité de la société »Mathesis scientiarum Genitrix" (5 mai 1864), du comité de l'association »de Practische Ambachtschool" (14 déc. 1882—8 nov. 1895), comme membre de la Commission de Surintendance et d'Administration de l'Ecole de Marine de Leide (Com. van Oppertoezicht en Beheer over de Kweekschool voor Zeevaart) 4 avril 1871; de 1902 à sa mort, il fut président de cette commission et son frère cadet C. H. De Goeje dirigea l'école de 1878 à 1900); De Goeje fut encore curateur de l'Ecole Communale pour l'éducation de futurs fonctionnaires aux Indes Orientales (Gemeentelijke Instelling voor de Opleiding van Oost-Indische Ambtenaren) à partir du 24 décembre 1885 jusqu'à la suppression de cette école, en 1891.

2) Une indemnité annuelle de 400 florins, pour couvrir les frais de voyage, et dont la moitié environ de gratification.

Les différents travaux [1]) dans lesquels De Goeje s'occupe de l'enseignement en notre pays et à l'étranger — plusieurs d'entre eux publiés à propos de projets de lois réglant l'enseignement primaire [2]), et supérieur — ne furent pas sans exercer certaine influence, mais ils ne représentent qu'une faible partie de son activité dans ce domaine. Ce fut surtout par ses inspections et dans ses rapports personnels avec les instituteurs comme avec les autorités dont ils dépendaient, que son influence se fit sentir tant au sujet de l'instruction publique que de la formation d'institutrices froebel.

On se rendait si bien compte, dans le monde de l'enseignement, quel précieux concours était le sien, qu'on cherchait de plus en plus à le faire entrer dans toutes espèces de commissions scolaires, comme celles s'occupant de l'enseignement professionnel (ambachtsonderwijs), de l'Ecole de Marine (Kweekschool voor Zeevaart), de l'école préparatoire pour les Indes (Indische Instelling).

Lorsque la nouvelle organisation de l'Enseignement Primaire (1878) le décida à abandonner sa charge d'inspecteur des écoles, les témoignages d'estime affluèrent de toutes parts et on n'eut rien de plus pressé que de le nommer membre de la commission locale d'instruction, puis de l'élire membre du conseil communal, et durant 30 ans, il remplit l'une et l'autre fonctions avec autant de goût que de conscience.

Je me rappelle avoir été frappé en 1879 de lire

1) Voir le rubrique VI de la liste.

2) Sa brochure à propos du projet de loi Kappeyne a provoqué plus d'une modification dans le sens qu'il désirait.

dans un journal à propos de la candidature de De Goeje au conseil communal de Leide: „le Dr. De Goeje est *radical*." Cette épithète qui s'appliquait si mal à lui, était elle due à la réputation qu'avait De Goeje de professer sur tel ou tel sujet en particulier, des idées avancées pour son temps? C'est possible. Cela n'empêche qu'il était si profondément hostile à tout dogmatisme, doctrinarisme, chicane de principes, qu'il eût été impossible de le ranger dans aucun parti politique nettement délimité. Il trouvait que les „principes" sont trop souvent imaginés en vue d'amener comme une chose qui s'impose, la conclusion que l'on a déjà adoptée à l'avance.

En général, il était assez bien dans les idées du parti libéral du milieu du 19e siècle, dont les principales ambitions pratiques lui semblaient tellement rationnelles qu'il avait peine à concevoir que des gens sains d'esprit pussent s'en écarter notablement. Mais il réservait sa manière de voir en ce qui concernait l'application du programme et son développement dans l'avenir. La politique coloniale libérale avait toutes ses sympathies comme aussi l'instruction primaire publique accessible à toutes les religions sans distinction. Une extension des droits de suffrage en avance sur le développement général du peuple n'était pas selon lui sans danger, car elle préparait l'arrivée au pouvoir de quelques démagogues, et qui pouvait prédire où cela mènerait en pratique? A l'égard de tout ce qui touchait l'Église, il était sceptique sans doute, mais nullement hostile, et considérait avec un étonnement quelque peu mélangé d'ironie

le zèle convertisseur de beaucoup de gens qui découvrent chacun leur propre panacée pour guérir les plaies sociales et morales et s'indignent de ne pas voir se précipiter tous leurs amis à leur suite dans le sentier qui vient de leur être révélé. Il se tenait soigneusement à l'écart de tout ce qui était exagération, excentricité, affectation, et quand il ne pouvait éviter leur contact, comme il aspirait à retrouver ce qu'il appelait des „gens ordinaires" des gens qui comme lui, accomplissaient sans bruit, tout simplement, la tâche qui se trouvait à portée de leur main. N'empêche qu'il savait aussi s'entendre parfaitement avec les gens sortant le plus de l'ordinaire, pourvu qu'ils fussent sur certains points d'un mérite extraordinaire.

Il prit part à la vie politique au sens plus spécial du mot en faisant partie du comité, parfois en remplissant les fonctions de président de l'association libérale. Il lutta de tout son pouvoir contre le projet de loi électorale Tak et quand, ce projet rejeté, une importante fraction du parti libéral ne s'en laissa pas moins gagner toujours plus aux idées radicales, il se retira peu à peu. Nullement par doctrinarisme, comme nous le montre entre autres une lettre à Noeldeke — 8 mai 1908 — où il dit avoir dû, pour motif de santé, renoncer à la présidence de la commission chargée d'examiner les futurs fonctionnaires aux Indes Orientales: „Il m'en coûte toujours de trancher un des fils qui me rattachent à la société, mais il faut bien en passer par là. L'année prochaine [1]), je donnerai aussi ma démission du conseil

1) Ce qu'il fit déjà en décembre de l'année où fut écrite cette lettre.

communal (il en faisait partie depuis 1879) et renoncerai à la présidence de la commission d'instruction. J'eusse peut-être bien été à même de continuer encore une couple d'années, si je dois me remettre, mais à vrai dire, mon temps est passé et il est désirable que le vieux bonhomme aux idées surannées fasse place à de plus jeunes que lui, à de nouvelles forces pensantes." („'t Kost mij altijd moeite, een der touwtjes door te knippen, die mij aan de samenleving binden. Maar 't is niet anders. 't Volgende jaar leg ik ook mijn lidmaatschap van den Gemeenteraad (sedert 1879) en mijn voorzitterschap van de Schoolcommissie neer. 't Zou misschien nog wel een paar jaar kunnen gaan, als ik weer beter word, maar eigenlijk is toch de tijd voorbij en is het raadzaam, dat de oude paai met zijne ouderwetsche begrippen plaats maakt voor jongere en nieuwe denkende kracht").

Celui qui écrivait ces lignes ne se faisait certes pas une trop haute idée de lui-même.

Sans qu'il se mît jamais en avant, il devenait tout naturellement l'une des personnalités dirigeantes de la plupart des cercles dont il faisait partie. C'était dû à la bonne grâce avec laquelle il se chargeait des besognes ennuyeuses, à sa manière conciliante de diriger, sa patience pour les travers d'autrui, son tact à mettre en oeuvre pour le même travail des éléments que personne n'eût songé à réunir, la conscience si nette qu'il avait de la valeur relative de toutes choses humaines. Partout, tant à la Faculté des Lettres qu'au Conseil Académique de l'Université de Leide, au Conseil Communal, dans

cette Académie, comme aussi dans les congrès internationaux d'orientalistes, partout on tenait à avoir son avis et souvent on le suivait.

Bien qu'il ne fût pas orateur, il avait toujours à dire quelques paroles pleines d'à-propos; aussi se vit-il souvent, à des assemblées internationales, confier le marteau de président. Sans briller, sans guère attirer l'attention, il rayonnait d'une lumière douce, mais claire, d'une douce et bienfaisante chaleur; et c'est pourquoi on aimait à se grouper autour de lui.

Lorsqu'on fêta ses 25 ans de professorat et lorsqu'il prit son éméritat, les témoignages de la plus chaude sympathie affluèrent de toutes les parties du monde. Il fut aussi touché que surpris lorsque le 16 juin 1906, vers la fin de son dernier cours universitaire, on lui remit, au nom de nombreux élèves, amis et collègues, une somme d'argent destinée à servir de point de départ à un fonds portant son nom, pour favoriser les études qui lui étaient chères. Les plus hautes distinctions auxquelles un savant puisse aspirer lui furent, au cours des années, prodiguées par des gouvernements et des corps savants [1]). Il ne recherchait pas ces hommages officiels, il ne s'exagérait pas leur portée, mais il n'en parlait pas non plus de cet air de dédain qui cache si souvent l'envie et l'orgueil. Il les acceptait simplement et avec reconnaissance.

C'est ainsi du reste, simplement et avec recon-

1) La liste des plus importantes parmi les distinctions figure ci-après à titre de second supplément.

naissance, qu'il jouissait de tout ce que la vie lui apportait de bon, et habitué dès l'enfance comme il l'était, à ne pas avoir de grandes exigences et à porter vaillamment les chagrins et les difficultés qui lui incombaient, il s'émerveillait de trouver tant de bonnes choses dans l'existence. Il eut le bonheur de conserver longtemps sa mère [1]) qui continua à habiter avec lui jusqu'à son mariage avec Wilhelmine Henriette Leembruggen (27 juin 1867) et eut la joie, pendant cinq ans encore, d'être témoin de son bonheur. Il vit se dessiner l'avenir de ses enfants, sa fille et ses deux fils mariés, ceux-ci occupant des positions honorables. Quand il perdit sa femme après 33 ans d'heureuse union (22 juin 1900), il ressentit profondément son isolement et sut beaucoup de gré à sa belle-soeur et à sa nièce de venir lui tenir compagnie et lui consacrer leurs soins. Le pathos et la rhétorique n'étaient pas le propre de sa nature sobre de paroles, mais la reconnaissance pouvait le rendre, lui qui n'était pas orateur, vraiment éloquent. Jamais je n'oublierai comment, lors d'une de mes dernières visites, alors que son inaction forcée le portait tout

1) Après le mariage de De Goeje, elle quitta la maison qu'elle avait habitée avec sa famille au N°. 55 du Rapenburg (avant cela, ils avaient demeuré successivement Bloemmarkt puis Haarlemmerstraat) et alla s'installer au Hooigracht avec sa fille aînée Reinoudina, si favorablement connue sous le pseudonyme d'Agatha par les livres qu'elle a écrits pour les enfants; avec le plus jeune de ses fils, Bertus, qui ne tarda pas à succomber à une affection de la moëlle épinière, et sa fille cadette, Marianne, la seule encore en vie à l'heure présente, institutrice depuis janvier 1872 à l'école moyenne supérieure de filles de Rotterdam (Hoogere Burgerschool voor meisjes). Après son mariage, De Goeje continua à habiter la maison du Rapenburg, qu'il ne quitta qu'en 1878 pour aller s'installer Vliet N°. 15.

naturellement à regarder en arrière, il s'étendit sur les bénédictions qui lui étaient échues en partage, se loua de la bienveillance qu'il avait rencontrée chez les hommes en général, des marques d'estime qu'il avait reçues, parla du bonheur qu'il avait goûté parmi les siens, de la joie que lui apportaient encore à l'heure présente les visites de sa soeur, de ses enfants et de ses petits-enfants, et surtout de la touchante piété avec laquelle sa nièce se dévouait pour lui. „En vérité, conclut-il, je devrais me réjouir au lieu de me plaindre et il fallait que je fusse d'une exigence inouïe pour demander à la vie plus qu'elle ne m'a donné."

Il avait dit à maintes reprises au cours de sa vie que ses enfants tirés d'affaire, et le temps venu de cesser ses fonctions actives, la mort ne pourrait venir trop tôt pour lui, tant il lui eût été pénible de traîner une existence d'invalide, et ce qu'il craignait par dessus tout, c'était de voir décliner sa capacité de travail avant ses forces physiques. Il n'en continua pas moins à faire des projets aussi longtemps que son état de santé ne parut pas alarmant: c'était une nouvelle édition de son al-Balâḍurî, c'était une autre partie de sa Bibliotheca Geographorum qu'il parlait d'entrependre, exprimant moitié sérieusement moitié plaisantant la crainte de ne pas vivre assez longtemps pour voir terminée l'édition que d'autres avaient entreprise d'un autre ouvrage de Balâḍurî[1]); il n'en continua pas moins non plus à s'intéresser a ce qui se passait dans le

1) L'Ansâb al-achrâf, que le professeur C. H. Becker de Heidelberg, actuellement à Hambourg, s'était chargé d'éditer.

milieu scientifique dont il avait été l'un des joyaux durant un demi siècle; à sympathiser chaudement dans la joie et dans la peine avec ses nombreux amis. Il n'était pas las, il était satisfait de la vie. Lorsque ses soixante-dix ans l'obligèrent à prendre son émé-ritat, l'impression générale fut qu'il continuerait de longues années encore à travailler pour la science. Le traître mal qui vint anéantir cet espoir eut beau lui rendre tout travail impossible, il n'empêcha pas sa nature optimiste d'entrevoir toujours la gué-rison; par moments, plus conscient du danger qui le menaçait, il en accepta la pensée en toute sérénité.

Si celui-là connut le bonheur, qui vit se réaliser dans sa vie d'homme les plus chères aspirations de sa jeunesse, qui arrivé à un certain âge, eut cons-cience d'avoir mené à bien la plupart des plans qu'il conçut en pleine possession de sa force, qui sut toujours jouir avec gratitude des moindres cho-ses heureuses, comme accueillir sans révolte les tristesses et les contrariétés et puis, sans grandes souffrances, quitta la vie avant qu'elle lui fût devenue à charge, on peut dire que Michaël-Jan De Goeje fut un homme heureux. Et c'est ce que, dans une humble reconnaissance, il dit avoir été à toutes les périodes de sa vie, qui par les dons de son esprit et de son coeur d'une richesse peu commune.

Un savant autrichien, qui peu de temps après la mort de De Goeje, lui consacrait quelques mots de respectueux souvenir [1]), parlait de sa „profondeur

1) Prof. D. H. Müller dans la „Neue Freie Presse" du 23 Mai 1909: „Mit echt holländischer Gründlichkeit widmete er sich unter Juynboll und Dozy dem Studium der arabischen Sprache, und insbesondere der

toute hollandaise". Et nous aussi, songeant à la vie si bien employée de cet homme supérieur, nous sommes tentés de voir en lui le vrai type hollandais du savant, du citoyen et de l'homme. Si ce type hélas n'est pas aussi répandu en notre pays qu'on pourrait le souhaiter, il y est du moins tout spécialement considéré; et en cela nous pouvons le dire, la grandeur de cet homme, si imposante en sa simplicité, est bien hollandaise; et alors que tant d'éminentes personnalités étrangères tiennent à rendre hommage à sa mémoire, nous avons bien le droit de nous glorifier, mais avec un peu de la modestie et de la reconnaissance de l'ami que nous regrettons si profondément, de ce qu'il ait été l'un des nôtres.

---

historischen und geographischen Literatur der Araber." („Avec une profondeur toute hollandaise, il se voua sous la direction de Juynboll et de Dozy à l'étude de la langue arabe, et surtout, de la littérature historique et géographique des Arabes").

PREMIER SUPPLÉMENT.

LISTE DES PUBLICATIONS

DE

MICHAËL JAN DE GOEJE

DRESSÉE PAR

Th. W. JUYNBOLL.

I. *Editions de textes arabes et autres publications détachées (dont plusieurs en collaboration avec d'autres).*

1. Specimen literarium inaugurale exhibens descriptionem al-Magribi sumtam e libro regionum al-Jaqubii versione et annotatione illustratam. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1860 (XVI, 170 et 29 p. texte ar.)
   Mémoires d'histoire et de géographie orientales. Leyde, E. J. Brill, 1862—1903. Sous ce titre ont paru les 4 mémoires suivants:
2. Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn, 1862 (86, XXI p. texte ar.); 2e éd., 1886 (VIII, 232 p.)
3. Mémoire sur le Fotouho's-Schâm attribué à Abou Ismaïl al-Baçri, 1864 (40. LIX p. texte ar.).
4. Mémoire sur la conquête de la Syrie, 1864 (132, XI p. texte ar.); 2e éd., 1900 (VIII, 232 p.).
5. Mémoire sur les migrations des Tsiganes à travers l'Asie, 1903 (VIII, 91 p) voir n°. 98.
6. Das alte Bett des Oxus Amû-Darja; mit einer Karte, Leiden, E. J. Brill, 1875 (IV, 115 p.).
7. Catalogus Codicum Orientalium Bibliothecae Acad. Lugd. Batavae. Vol. III—V. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1865—1873 [Vol. III—IV en collaboration avec P. de Jong]. Edit. secunda; Vol. I [en collaboration avec M. Th. Houtsma] Vol. II, pars prior [en collaboration avec Th. W. Juynboll]. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1888—1907.
8. Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî. Texte arabe.... avec une traduction, des notes et un glossaire. Leyde, E. J. Brill,

1866 [en collaboration avec R. Dozy] XXVIII, 391, 242 p. texte ar. Bibliotheca geographorum Arabicorum. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1870—1894. Sous ce titre ont paru les huit parties suivantes:

9. Pars I. Viae regnorum. Descriptio ditionis moslemicae, auct. al-Istakhri. 1870 (VIII, 352 p. texte ar.).
10. Pars II. Viae et regna. Descriptio ditionis moslemicae, auct. ibn Haukal. 1873 (XXI, 406 p. texte ar.).
11. Pars III. Descriptio imperii moslemici, auct. al-Mokaddasi. 1877 (VIII, 498 p. texte ar.). — Editio secunda. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1906 (VIII, 498 p.).
12. Pars IV. Indices, glossarium et addenda et emendanda ad partes I—III, 1879 (VIII, 444 p.).
13. Pars V. Compendium libri Kitâb al-Boldân, auct. Ibn al-Fakîh al-Hamadhânî, 1885 (LXVII, 368 p. texte ar.).
14. Pars VI. Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik, auct. Ibn Khordâdhbeh. Acced. excerpta e Kitâb al-Kharâdj, auct. Kodâma. 1889 (XXIV, 216, 308 p. texte ar.).
15. Pars VII. Kitâb al-aʿlâk an-nafîsa, auct. Ibn Rosteh et Kitâb al-Boldân, auct. al-Jakûbî. 1892 (VIII, 373 p. texte ar.).
    [Ce dernier ouvrage est la 2e edition revue de: Kitābo'l-Boldān, auct. al-Jaqūbī. quem edidit A. W. T. Juynboll, Lugd. Bat., E. J. Brill, 1861].
16. Pars VIII. Kitâb at-Tanbîh wa'l-Ischrâf, auct. al-Masûdî. Acc. Indices et glossarium ad Tomos VII et VIII. 1894 (XLIII, 508 p. texte ar.).
17. Al-Beládsorí. Liber expugnationis regionum. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1866 (VIII, 228, 539 p. texte ar.) [Pars prior, 1863 (240 p.). Pars 1865 (234 p.). Pars tertia, 1866 (228, 65 p.)].
18. Historia khalifatus Omari II, Jazidi II et Hischámi. Lugd. Bat., altera, „E. J. Brill, 1865 (VI, 75 p. texte ar.).
19. Fragmenta historicorum arabicorum. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1869—71.
    Tom. I, continens partem tertiam operis Kitábo'l-Oyun wa'l-hadáïk fi akhbári'l-hakáïk, 1869 [en collaboration avec P. de Jong] VIII, 410 p. texte ar.
    Tom. II, continens partem sextam operis Tadjáribo'l-Omami, auct. Ibn Maskowaih cum indicibus et glossario (X, 129, 206 p. texte ar.).
20. Tabari. Annales. Cum aliis edidit M. J. de Goeje. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1879—1901.
    Series I. Vol. I—VI (3476 p. texte ar.).
    Series II. Vol. I—III (2071 p. texte ar.).
    Series III. Vol. I—IV 2561 p. texte ar.).
    Introductio, glossarium, Add. et emend. (IV, 803 p.).
    Indices (IV, 708 p.).
21. Arîb. Tabarî continuatus. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1897 (XXVII, 213 p. texte ar.).
22. Selections from the annals of Tabari, edited with brief notes and a selected glossary. Leiden, late E. J. Brill, 1902 (XII, 73 p. texte ar.) [Semitic Study Series ed. by R. Gottheil and M. Jastrow Jr. — N°. 1].

23. Selections from Arabic geographical literature, edited with notes, ibid., 1907 (X, 114 p. texte ar.) [Sem. Stud. Ser. — N°. 8].
24. Diwân poëtae Abu'l-Walíd Moslim ibno'l-Walíd al-Ançárí. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1875 (LXXIX, 316 p. texte ar.).
25. Ibn Qotaiba. Liber poësis et poëtarum. Lugd. Bat., E. J. Brill, 1904 (LIII, 591 p. texte ar.).

II. *Publications complétées ou revues par M. J. De Goeje, ou bien éditées par son intermédiaire.*

26. The Kâmil of el-Mubarrad, edited by W. Wright. Part I—XII. Leipzig, Brockhaus, 1864—1892 [Part XII (Critical notes) by M. J. de Goeje, 1892, IV, 222 p.].
27. A grammar of the Arabic language, translated from the German of Caspari and edited with numerous additions and corrections by W. Wright, 3d edit. revised by W. Rob. Smith and M. J. de Goeje, 2 vol., Cambridge 1896—1898.
28. The travels of Ibn-Jubayr, edited by W. Wright. Second edition revised by M. J. de Goeje, Leiden, E. J. Brill, 1907 [Gibb Memorial, Vol. V] 53, 393 p. texte ar.
29. Tria opuscula auctore al-Djâhiz, quae edidit G. van Vloten (opus posthumum). Lugd. Bat. (E. J. Brill 1903 (II, 157 p.).
30. Mémoire posthume de M. Dozy contenant de nouveaux documents pour l'étude de la religion des Harraniens achevé par M. J. de Goeje: Travaux de la 6e session du Congrès Intern. des Orient., tenu en 1883 à Leide. Vol. II, 291—366.
Actes et travaux du 6e Congrès Intern. des Orientalistes, tenu en 1883 à Leide. Leide, E. J. Brill, 1884—1885.
Erklärung der Gemmen mit Pehlevi-Legenden im K. Museum im Haag (par A. D. Mordtmann, communiqué avec quelques observations par M. J. de Goeje): Travaux de l'Ac. royale des Sciences, section littéraire, 1875, 2e série, Ve partie, 108—111.
W. H. Kosters. De historische achtergrond van de Psalmen van Salomo [lu en séance de l'Acad., après la mort de l'auteur, par M. J. de Goeje, qui y joignit une conclusion personnelle): Trav. de l'Ac. des Sciences, Sect. litt., 1898, 4e série, IIe partie 190—223.
E. Littmann. Iets over de betrekkingen tusschen Nederland en Abessinië, in de 17e eeuw [avec quelques observations de M. J. de Goeje]: Bijdr. tot de Taal-, Land en Volkenk. v. N.-Indië, 6e série, Xe partie (LIV) p. 477—500.

III. *Dissertations et études publiées dans des revues, des livres jubilaires, etc.; comptes rendus et articles plus conséquents consacrés par De Goeje aux travaux d'autres savants et qui seront de nouveau cités, par ordre alphabétique, sous la rubrique V.*

1862.

31. Literarische Notiz [über eine HS. des (ächten) Tabarî in Oxford]: Z D M G., XVI, 759—762.

1864.

32. Beschreibung einer alten Hs. von Abû 'Obaids Garîb al-hadît: Z D M G., XVIII, 781—807.
33. De oorsprong van ons cijferschrift: De Gids, 1864, I, 457—467 [M. F. Woepcke. Sur l'introduction de l'arithmétique en Occident. — M. F. Woepcke. Mémoire sur la propagation des chiffres indiens].
34. Een stap vooruit: De Gids, 1864, II, 297—312 [R. Dozy. De Israëlieten te Mekka].

1865.

35. De gouden eeuw: Ned. Spect., 1865, p. 53—55 [W. Munzinger, Ostafricanische Studien].
36. Algiers: Ned. Spect., 1865, p. 284—287 [D. Harteveld. Herinneringen uit Algiers].
37. Arabische poëzie: Ned. Spect.. 1865. p. 389—391 [A. F. von Schack. Poesie und Kunst der Araber in Spanien und Sicilien].

1866.

38. De belangrijkheid van de beoefening der Arab. taal- en letterkunde. Discours prononcé lors de son entrée en fonctions comme professeur à l'Université de Leide. La Haye, M. Nyhoff, 1866.
39. Palgrave's reis door Arabië: De Gids, 1866, IV, 249—277 [W. G. Palgrave. Personal narrative of a year's journey through Central- and Eastern Arabia].
40. Gaubarî's „Entdeckte Geheimnisse": Z D M G., XX, 485—510 [concerne le manuscrit 191 de la collection des Man. orientaux de la Bibliothèque univ. de Leide].
41. Der Name „Rothes Meer": Orient und Occident, Jahrg. III, 430—433.

1867.

42. De Berbers: De Gids, 1867, III, 13—41 [A. Hanoteau. Essai de grammaire Kabyle. — A. Hanoteau. Essai de grammaire de la langue Tamachek].

1868.

43. Abessinië: De Gids, 1868, I, 250—281 [M. Th. von Heuglin. Reise durch Abessinien. — H. Dufton. Narrative of a journey through Abyssinia. — Ch. T. Beke. The British captives in Abyssinia].
44. Opmerkingen over een paar bijbelplaatsen (Exod. 20 : 4 en Deuter. 32 : 8): Theol. Tijdschr. II, 176—182.

1870.

45. Iets over Phoenicië: De Gids 1870, II, 30—45 [M. A. Levy, Phönizische Studien. — R. Schlottmann. Die Inschrift Eschmunazars. — P. Schröder. Die phönizische Sprache].

46. Over de namen Phoenicië en Kanaän: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Section litt. 2e série, 1e partie, 76—97.
47. Het tiende hoofdstuk van Genesis: Theol. Tijdschr. IV, 233—268.

1871.

48. Criticisms on the text of Genesis: The Academy, II, 396—398 [J. Olshausen. Beiträge zur Kritik des überlieferten Textes im Buche Genesis].
49. Die Istakhrī-Balkhī-Frage: Z D M G., XXV, 42—58.

1872.

50. Proeve van verklaring van Micha 1V, 1—V, 2: Theol. Tijdschr., VI, 279—284.

1873.

51. De Euphraatweg naar Indië: De Gids, II, 425—463 [Chesney. Narrative of the Euphrates expedition].
52. Eene bladzijde uit Engelands handelsgeschiedenis: Ned. Spect. 1873, p. 67—68.
53. Atjeh: Ned. Spect., 1873, p. 388 [A. W. T. Juynboll. Een Atjineesche vlag met Arabische opschriften].
54. Eene arabische hemelglobe; Ned. Spect., 1873, p. 410—411 [A. Drechsler. Der arab. Himmels-Globus angefertigt 1279 zu Maragha von Muhammad bin Muwajid Elardhi].

1874.

55. Eenige mededeelingen over de Arabische geographen: Tijdschr. Aardr. Gen., 1874, I, 190—199.

1875.

56. Bijdrage tot de geschiedenis der Zigeuners: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Sect. litt., 2e série, Ve partie, 56—80.
[Traduit par J. Snijders dans „l'Account of the Gypsies of India" de D. MacRitchie p. 1—59, London, 1886.]
57. Mededeeling betreffende den zwaardcultus: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, section litt. 2e série, Ve partie, 105—107.

1876.

58. De heidens of Zigeuners: Eigen Haard 1876, p. 55—58.
[Traduit dans le Journ. Gypsy Lore Soc. II, 129—138 (1890) sous le titre: The „heidens" of the Netherlands.]
59. De herkomst onzer teelgewassen en huisdieren: De Gids, 1876, III, 1—14 [Vict. Hehn. Kulturpflanzen u. Hausthiere in ihrem Übergang aus Asien nach Griechenland u. Italien sowie in das übrige Europa].

1878.

60. Het verval van het Kalifaat van Bagdad: De Gids 1878, IV, 271—281 [A. v. Kremer. Culturgesch. des Orients unter den Chalifen].
61. Ueber die Geschichte der Abbâsiden von al-Jakûbî: Travaux de la 3e session du Congrès intern. des Orientalistes Vol. II, 1—16.
62. Kleine bijdrage tot de geschiedenis der Reinaertsage: Travaux de la Société des Lettres néerlandaises, Leide, (Maatsch. der Nederl. Letterk.), 1878—79, p. 177—179.

1879.

63. Een Atsjineesche preek: Ned. Spectator, 1879, p. 81—82 [concerne le manuscrit 2269 de la collection des Man. orient de la Bib. univers. de Leide].

1880.

64. Een belangrijk Arabisch bericht over de Slawische volken omstreeks 965 na Chr.: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Sect. litt., 2e série, IXe partie, 187—216.
65. Śî'î oder Śiya'î?: Z D M G., XXXIV, 371—373.

1881.

66. Het schaakspel: Ned. Spectat., 1881, p. 112—114 [A. v. d. Linde. Quellenstudien zur Geschichte des Schachspieles].
67. Mohammedaansche propaganda: Ned. Spect., 1881, p. 442—444 (traite principalement d'un livre sur les devoirs religieux des musulmans de la colonie hollandaise du Cap, paru à Constantinople en 1877 et imprimé en caractères arabes).
68. Arabische berichten over Japan: Travaux de l'Ac. R. des Sc., Sect. litt., 2e série. Xe partie, 178—200 [a donné lieu à une seconde étude: Een vast punt in de Arab. berichten omtrent Oost-Azië gevonden: Tijdschr. Aardr. Gen., V (1881), p. 152].

1882.

69. Het vaderland der Semietische volken. Discours prononcé par le Recteur à l'occasion du 307e anniversaire de l'Université. Leide, E. J. Brill, 1882 et Ann. de l'Un. de Leide, 1882.
70. Le Japon connu des Arabes: Annales de l'Extrême Orient, V, p. 66—80.
71. Nieuwste reizen in Arabië: De Gids, 1882, III, 500—521 [A. Blunt. A pilgrimage to Nejd. — Keane. Six months in Meccah. — Keane. My journey to Medinah. — etc.].
72. Hij weet waar Abraham den mosterd haalt: Tijdschr. v. Ned. Taal- en Letterk., 2e Jaarg., p. 71—74.
73. Die persischen Bruchzahlen bei Belâdhorî: Z D M G., XXXVI, 339—341.

1884.

74. al-Belâdhorî's Ansâb al-Aschrâf: Z D M G., XXXVIII, 382—406.

1885.

75. Zur historischen Geographie Babyloniens: Z D M G., XXXIX, 1—16.
76. De Mokaukis van Egypte: Études archéol., linguist. et histor. dédiées à M. le Dr. C. Leemans, p. 7—9.

1886

77. De Arabische nachtvertellingen: De Gids, 1882, III, 385—413.
78. Hadhramaut: Revue Colon. Internat. 1886, I, 101—124 [Nachtrag zu dem Aufsatze über Hadhramaut: ibid. p. 338].
79. Prof. Sprenger's Vorschlag zur Kolonisation Assyriens und Babyloniens: Rev. Colon. Intern. 1886, II, 213—215 [A. Sprenger, Babylonien, das reichste Land in der Vorzeit und das lohnendste Kolonisationsfeld für die Gegenwart].

1887.

80. Compte rendu d'une étude présentée par le dr. M. Th. Houtsma: Trav. de l'Ac. des Sc., Sect. litt. 3e série, IVe partie 11—14 [en coll. avec P. de Jong].
81. Cleopatra's Needles: Athenaeum, 1887, July, p. 123.

1888.

82. De muur van Gog en Magog: Travaux de l'Ac. des Sc., Sect. litt., 3e série, Ve partie, 87—124.
83. Een stem uit het Oosten: Ned. Spect., 1888, p. 63—64 [à propos de Dozy, Supplém. aux dict. arab.].
84. Tabarí and early Arab historians: Encyclop. Britann., 9th ed., XXIII, 1—5.
85. Thousand and one Nights: ibid., XXIII, 316—318.

1889.

86. Compte rendu de la traduction en latin d'un ouvrage de l'évêque syrien Jean d'Ephèse, présentée par J. P. N. Land: Travaux de l'Ac. Roy. der Sciences, Sect. litt., 3e série, VIe partie, 7—10 [en collab. avec S. G. R. Acquoy].
87. De reizen van Sindebad: De Gids, 1889, III, 278—313.

1890.

88. La légende de Saint Brandan: Actes du 8me Congrès des Orientalistes, tenu en 1889 à Stockholm et Christiania. 2me partie, p. 41—76.
89. Les Russes-Normands: ibid., p. 37—41.
90. Zār: Z D M G., XLIV, 480.

1892.

91. Sinaïtische opschriften: De Gids, 1892, I, 377—381 [J. Euting, Sinaitische Inschriften].

1893.

92. Een Egyptenaar in Europa: De Gids, 1893, I, 566—577 [Irshâd al-alibbâ ilâ mahâsin Europâ, Initiation des intelligents aux beautés de l'Europe par Mohammed Emîn Fikrî Bey. le Caire 1892].
93. De Bâbî's: De Gids, 1893, IV, 100—119.
94. Communication à propos des fouilles de Sendjirli, Travaux de l'Ac. Roy. des Sc., Sect. litt., 3e série Xe partie. 32—39.
95. Compte rendu d'un travail du dr. G. v. Vloten, intitulé: Recherches sur l'occupation arabe, le Chiitisme et les croyances messianiques sous le Khalifat des Ommayyades: Trav. de l'Ac. R. des Sc., Sect. litt., 3e série, Xe part. 193—196.
96. Einiges über den Imâm aš-Šâfi'î: Z D M G., XLVII, 106—117.
97. Nachträge und Mittheilungen: Z.D. Pal. Ver. XVI, 151 [à propos de: A. Socin, Bericht über die im Nachlass von Prof. Gildemeister vorgefundenen, auf die Geographie von Syrien bezüglichen Manuscripte, ibid XIV,83].

1894

98. De Sajâbidja: Feestbundel-Veth, p. 10—12 [Traduit en français dans un Appendice au Mémoire sur les migrations des Tsiganes mentionnné ci-dessus, n°. 5, p. 86—91]
99. Leiden voor vijftig jaren: Ned. Spect., 1894, p. 49—50 [d'après des lettres faisant partie de la succession du prof. G. Gildemeister de Bonn].

1895.

100. La fin de l'empire des Carmathes du Bahraïn: Journ. As., 9e série, V, 5—30.
101. Aus einem Briefe des Herrn Prof. de Goeje an C. Bezold: Z. für Assyr., X, p. 100 [à propos de: Belck und Lehmann »Ein neuer Herrscher von Chaldia"; ibid IX, 82—99].

1896.

102. Firdausi: De Gids, 1896, IV, 300—311 [Th. Nöldeke. Das iranische Nationalepos].
103 Bijbelsch Arameesch: Theol. Tijdschr., XXX, 373—378 [Strack. Abriss des biblischen Aramäisch. — Marti. Kurzgefasste Grammatik der biblisch-aramäischen Sprache].

1897.

104. Quotations from the Bible in the Qoran and the tradition: Semitic Studies in memory of Alex. Kohut. Berlin, 1897, (p. 179—185).

105. Volksverhalen uit Damascus: Ned. Spect., 1897, p. 100 [J. Oestrup. Contes de Damas].
106. The Gypsies of Persia: Journ. Gypsy Lore Society. New Ser., I, 181—182.

1898.

107. Paltiel-Djauhar: Z D M G., LII, 75—80.

1899.

108. De bloedwraak bij de oude Arabieren: Tijdschr. Aardr. Gen., 2e Ser. XVI, 813—815 [O. Procksch. Über die Blutrache bei den vorislamischen Arabern].
109. Iets over den modus vivendi des Moslims onder Nederlandsch gezag: De Gids, 1899, IV, 550—557 [à propos de la prière du Seyyid Outhmân pour S. M. la Reine Wilhelmina à l'occasion de son avènement au trône].
110. Communication sur le livre d'Ibn al Modjâwir: Actes du XIe Congrès des Orientalistes. Sect. III, 23—33.

1900.

111. Sīq: Z D M G., LIV, 336—338.
112. De legende der Zevenslapers van Efeze: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Sect. litt., 4e série, VIe partie, 9—33.

1901.

113. Notice biographique d'Ibn al-Haitham: Archiv. Néerland. des Sciences exactes et naturelles. Sér. II, Tom. VI. Livre Jubilaire (Recueil de travaux offerts par les auteurs à J. Bosscha à l'occasion de son 70me anniversaire).
114. Latijnsche woorden in 't Arabisch: Feestbundel-Boot. p. 27—29.

1902.

115. Eine dritte Handschrift von Masʿūdī's Tanbīh: Z D M G., LVI, 223—236.
116. Marokko: Tijdschr. Aardr. Gen., 2e ser. XIX, 603—4 [J. Canal. Géographie générale du Maroc. — A. Mouliéras. Fez].

1903.

117. Sexangulum: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Sect. litt., 4e série, VIe partie, 10—12.
118. Zigeunerwoorden in het Nederlandsch: Album-Kern p. 25—26.
119. »Zu Orient. Litt. Zeit. VI, Col. 217", à propos d'une remarque que T. Perles publiait dans cette revue sur les mots „Türme mit gezähmten wilden Tauben" in E. Schürer's Geschichte d. jüdischen Volkes]: Orient. Litt. Zeit. VI, 271—272.

1904.

120. Quelques observations sur le feu grégeois: Estudios de erudicion oriental. Homenaje a D. Franc. Codera. Zaragoza, 1904. (p. 93—98) [Vgl.: W. W. Das griechische Feuer: Beil. Allgem. Ztg. 1905, I, 164—166].

1905.

121. Reukoffer voor de dooden bij de oude Arabieren: Travaux de l'Ac. Roy. des Sc., Sect. litt., 4e série, VIIe partie, 231—234.

1906.

122. L'encensement des morts chez les anciens Arabes: Actes du XIVe Congrès intern. des Orientalistes. Tom. III, 3—7.
123. Die arabische Literatur: Die Kultur der Gegenwart, herausgeg. von Paul Hinneberg. Abt. I, 7. Die Orientalischen Literaturen, S. 132—159.
124. Die Berufung Mohammed's. Orient. Studien Th. Nölkeke zum 70. Geburtstag gewidmet. S. 1—5.
125. Vorwort: ibid., S. I—VII.

1907.

126. Ibn Djubair's Qasida an Saladin: Z D M G., LXI, 758.
127. Zum internationalen Handelsverkehr im Mittelalter: Intern. Wochenschrift für Wissensch., Kunst u. Techn., 1. Jahrg. N°. 36. S. 1143—1148.

1908.

128 Internationaal handelsverkeer in de middeleeuwen: Travaux de l'Ac. Roy. des Sciences, Sect. litt., 4e série, IXe partie, 245—269.
129. Kitāb al-Imāma wa's-Siyāsa par Ibn Qotaiba, mort en 270. Caïre 1322: Revista degli studi orientali, I, 415—421.
Consulter aussi la rubrique VII.

IV. *Biographies.*

130. Th. W. J. Juynboll: Nederl. Spectator, 1861, p. 327—328.
131. L. A. te Winkel: Ned. Spect., 1868, p. 146.
132. W. H. Engelmann: Ned. Spect., 1869, p. 90—92.
133. Levensbericht van Reinhart Dozy. Annuaire de l'Ac. Roy. des Sciences 1883, p. 12—52.
[Biographie de Reinhart Dozy par M. J. de Goeje, traduit du Hollandais par Vict. Chauvin. Leide, E. J. Brill, 1883].
134. R. P. A. Dozy: Eigen Haard, 1883, p. 259—260.
135. R. P. A. Dozy: De Amsterdammer. Dagblad voor Nederland, 2 mai 1883 N° 118.
136. William Wright: Journ. Asiat., 8e série, XIII, 522—529.
137. Dr. W. Wright: Ned. Spectat., 1889, p 172.

W. Wright. Trübner's Record. Third Series, Vol. I, part 3, p. 93—94 [anon].

G. Weil: Nederl. Spect. 1889, p. 299 [anon].

138. Levensbericht van dr. P. de Jong: Ann. de l'Ac. Roy. des Sciences 1890, p. 1—17.
139. P. de Jong: Ned. Spect., 1890, p. 33—34.
140. Prof. dr. P. de Jong: Vox Studiosorum, 16e Année, 30 Jan. 1890.
141. Abraham Kuenen: Ned. Spect., 1891, p. 408—409.
142. Levensbericht van G. A. Wilken: Ann. de l'Ac. Roy. des Sc., 1892, p. 28—45.
143. Levensbericht van G. A. Wilken: Levensberichten van de Maatsch. der Nederl. Letterk., 1892, p. 186—213.
[Comp avec l'article nécrologique sur G. A. Wilken: Tijdschrift v. N.-Indië, XXII. 67—70.]
144. Dr. Reinh. Rost: Ned. Spect., 1896, p. 68.
145. J. P. N. Land: Ned. Spect., 1897, p. 147—148.
146. J. P. N. Land: Nieuwe Rotterdamsche Courant, 5 mai 1897, première feuille B.
147. C. P. Tiele: Eigen Haard, 1898, XXIV, p. 103—106.
148. Notice sur la vie et les travaux de Max Müller: Publications de l'Institut de France. Paris, 1902 (35 p.).
149. Dr. G. v. Vloten: Intern. Archiv für Ethnographie, XVI, 80.
150. Levensbericht van Dr. Gerlof van Vloten: Levensberichten van de Maatsch. der Nederl. Letterk., 1902—1903, p. 141—148.
151. Levensbericht van F. de Stoppelaar: ibid., 1905—1906, p. 187—194.

V. *Comptes rendus de livres; critique de textes arabes.*

152. L. Abel. Die Sieben Muʿallakât. Text, vollständiges Wörterverzeichnis, deutscher und arab. Commentar: Z D M G., XLV, 180—184.
153. W. Ahlwardt. Sammlung alter arab. Dichter. I. El-açma'ijjāt nebst einigen Sprachqaçīden: Gött. gel. Anz., 1903, p. 245—251.
154. W. Ahlwardt. Samml. alter arab. Dichter. II. Die Dīwāne der Reǵez-Dichter El-'Aǵǵāǵ und Ez-Zafajān: Gött. gel Anz., 1904, p. 420—430.
155. W. Ahlwardt. Samml. alter arab. Dichter. III. Der Dīwān des Reǵez-Dichters Rūba ben El-'Aǵǵāǵ: Gött. gel. Anz. 1904, p. 761—770.
156. M. Amari e. C. Schiaparelli. L'Italia descritta nel „Libro del re Ruggero" compilato da Edrisi: Oesterr. Monatschr. f. d. Orient, X (1884), 127—128.
157. J. B. Andrews. Les fontaines des génies. Croyances soudanaises à Alger: Intern. Arch. für Ethnogr., XVI, 171.
158. T. W. Arnold. The preaching of Islam. A history of the propagation of the Muslim faith: Museum, V, 121—123.
159. T. W. Arnold. Al Mu'tazilah, being an extract from the Kitābu'l Milal wa'n Nihal by al Mahdī lidīn al Murtada. Part I, Arab. Text: D. Litt. Zeit., 1902 N°. 28, S. 1758—1759.
160. C. Barbier de Meynard. Les colliers d'or, allocutions morales de Zamakhschari: Z D M G., XXX, 569—587.

C. Barbier de Meynard. Les pensées de Zamakhschari: ibid., XXX, 569—587.

161. J. Barth. Diwân des ʿUmeir ibn Schujeim al Qutâmî: Z D M G., LVI, 627—632.

162. R. Basset. Nédromah et les Traras: Journ. Asiat., 9e série, XIX, 171—175.

163. R. Basset. La Khazradjiyah. Traité de métrique arabe par Ali el-Khazradji: Journ. Asiat. 10e série, I, 389—392.
Ch. T. Beke. The British captives in Abyssinia: voy. 43.
Belck und Lehmann. Ein neuer Herrscher von Chaldia: voy. 101.

164. M. van Berchem. Matériaux pour un Corpus Inscr. Arab. I, 1: Museum, II, 390—391.

165. M. Bittner. Die topographischen Capitel des Indischen Seespiegels Mohît übersetzt mit einer Einleitung sowie mit 30 Tafeln versehen von W. Tomaschek: Tijdschr. Aard. Gen., 2e ser. XIV, 445—448.
A. Blunt. A pilgrimage to Nejd: voy. 71.

166. C. Brockelmann. Geschichte der arab. Litteratur I, 1. Hälfte: Museum VI, 7—9.

167. C. Brockelmann. Geschichte der arab. Litteratur I, 2. Hälfte: Museum VII, 226—228.

168. P. Brönnle. Contributions towards Arabic philology, Part 1. The kitāb al-maksūr wa'l-mamdūd by Ibn Wallād: Museum IX, 134—135.

169. E. G. Browne. A literary history of Persia: Museum X, 161—164.
voy. 281.

170. R. E. Brünnow und A. v. Domaszewski. Die Provincia Arabia. I. Bd.: D. Litt. Zeit., 1904, col. 2949—2953.
J. Canal, Géographie générale du Maroc: voy. 116.

171. Centenaire de l'école des langues orient. vivantes 1795—1895. Recueil de mémoires publié par les professeurs de l'École: Museum IV, 215—217.

172. Vict. Chapot. La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe: D. Litt. Zeit., 1908, p. 1135—1137.

173. Vict. Chauvin. Le jet des pierres au pèlerinage de la Mecque: Intern. Arch. für Ethnogr. XVI, 42.

174. Francisco Codera. Estudios criticos de Historia arabe española: Museum XI, 299.

175. A. de Colocci, L'Origine des Bohémiens: Journ. Gypsy Lore Soc., I, 83—84.

176. A. Cour. L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger, 1509—1830: D. Litt. Zeit., 1905, p. 803—804.

177. O. Depont et X. Coppolani. Les confréries religieuses musulmanes: Intern. Archiv für Ethnogr., XI, 177—178.

178. H. Derenbourg. Ousama ibn Mounkidh: W Z K M., III, 113—116.

179. H. Dérenbourg. ʿOumâra du Yémen. Tom. I, 1897; Tom. II, 1902: Z D M G., LVIII, 208—216.
E. Doutté. Les tas de pierres sacrées et quelques pratiques annexes

dans le sud du Maroc: Intern. Archiv für Ethnogr., XVI, 42; comp. av. n°. 173.

W. J. van Douwen en J. P. N. Land. Joannis episcopi Ephesi commentarii de beatis orientalibus et historiae ecclesiasticae fragmenta: voy. 86.

R. Dozy. De Israëlieten te Mekka: voy. 34.

180. R. Dozy. Oosterlingen. Verklarende lijst der Ned. woorden, die uit het Arabisch, Hebr., Chald., Perzisch en Turksch afkomstig zijn: Ned. Spect., 1867, p. 67—69.

181. R. Dozy. Supplément aux dictionnaires arabes: De Gids, 1881, III, 187—190 [consulter aussi: Een stem uit het Oosten, voy. 83].

A. Drechsler. Der arab. Himmels-Globus: voy. 54.

182. Duff Gordon. Letters from Egypt: De Gids, 1866, II, 597—604.

H. Dufton. Narrative of a journey through Abyssinia: voy. 43.

183. G. Ebers. Aegyptische Studien und Verwandtes, zu seinem Andenken gesammelt: Museum VIII, 71—76.

J. Euting. Sinaitische Inschriften: voy. 91.

184. G. Ferrand. Les Çomalis: Museum X, 362.

185. [H. L. Fleischer]. Morgenl. Forschungen. Festschrift Herrn Prof. Dr. H. L. Fleischer zu seinem 50-jährigen Doctorjubilaeum gewidmet: Rev. crit. d'hist. et de littérature, 1875, I, 289—293.

186. L. Gautier. Ad-Dourra al Fâkhira. La perle précieuse de Ghazâlî: Theol. Tijdschr., XII, 103—104.

187. E. P. Goergens, unter Mitwirkung von R. Röhricht. Arab. Quellenbeiträge zur Geschichte der Kreuzzüge übers. u. herausgeg. Bd. I. Zur Geschichte Salâh ad-dîn's: Journ. Asiat., 7e série, XVI, 552—560.

188. I. Goldziher. Abhandl. zur arab. Philologie, 1 Theil: Journ. Asiat., 9e série VII, 549—553.

189. I. Goldziher. Abh. zur arab. Philologie, II Theil: Journ. Asiat., 9e série XIV, 364—367.

190. I. Goldziher. Le livre de Mohammed ibn Toumert, mahdi des Almohades: Z D M G., LVIII, 463—484.

191. G. Graf. Der Sprachgebrauch der ältesten christlich-arab. Literatur, Ein Beitrag zur Geschichte des Vulgär-Arabisch: Museum XIII, p. 164—166.

192. J. v. Gumpach. Der Prophet Habakuk übersetzt, eingeleitet u. erklärt: Nieuwe Jaarb. vooor wetensch. theologie IV (1863) p. 304—319.

193. A. Haffner. Texte zur arab. Lexikographie: WZKM., XIX, 417—419.

A. Hanoteau. Essai de grammaire Kabyle: voy 42.

A. Hanoteau. Essai de grammaire de la langue Tamachek: voy. 42.

D. Harteveld. Herinneringen uit Algiers: voy. 36.

194. M. Hartmann. Chinesisch Turkestan. Geschichte, Verwaltung, Geistesleben und Wirtschaft: D. Litt. Zeit., 1908, p. 627—628.

195. R. Hartmann. Die geographischen Nachrichten über Palestina und Syrien in Ḫalîl aẓ-Ẓāhirī's Zubdat Kašf al-mamālik: D. Litt. Zeit., 1908, p. 813—814.

196. J. Hauri. Der Islām in seinem Einfluss auf das Leben seiner Bekenner: De Gids, 1882, IV, 188—190.
Viet. Hehn. Kulturpflanzen u. Hausthiere in ihren Übergang aus Asien: voy. 59.
M. Th. v. Heuglin. Reise durch Abessinien: voy. 43.
197. L. Hirsch. Reisen in Süd-Arabien, Mahra-Land und Hadramut: Tijdschr. Aardr. Gen., 2e ser. XIV, 658.
198. F. Hirth. Die Länder des Islâm nach chinesischen Quellen: T'oung Pao, V, 58—64.
199. J. Horovitz. Die »Hāšimijjāt" des Kumait: Journ. Asiat., 10e sér., V, 158—172.
M. Th. Houtsma. Uit de oostersche correspondentie van Th. Erpenius, Jac. Golius en Lev. Warner: voy. 80.
200. A. Jacoby. Das geographische Mosaik von Madaba; die älteste Karte des Heiligen Landes: D. Litt. Zeit., 1906, p. 1202.
201. G. Jahn. Sîbawaihî's Buch über die Grammatik ... übers. und erklärt: Museum III, 9—11 et Museum IX, 134—135.
A. W. T. Juynboll. Een Atjineesche vlag met Ar. opschriften: voy. 53.
T. F. Keane. Six months in Meccah: voy. 71.
T. F. Keane. My journey to Medinah: voy. 71.
202. [A. Kohut.] Semitic studies in memory of Alexander Kohut: Theol. Tijdschr. XXXI, 428—432.
203 E. König. Fünf neue arab. Landschaftnamen im A. Test. beleuchtet mit einem Exkurs üb. die Paradiesfrage: Museum IX, 346—347.
A. v. Kremer. Culturgeschichte des Orients: voy 60.
204. A. v. Kremer. Über das Budget der Einnahmen unter der Regierung des Hârûn alrašîd: W Z K M., II, 71—75.
A. v. Kremer. Über das Einnahmenbudget des Abbâsiden-Reiches: ibid., II, 71—75.
205. A. Kuenen. De Baälsdienst onder Israël: De Gids, 1865, I, 531—548.
206. A. Kuenen. The pedigree of the Masoretic text of the Old Testament: The Academy, Vol. V (1874), p. 724.
207. C. Landberg. Proverbes et dictons de la province de Syrie, section de Saydâ: Journ. Asiat., 8e série, I, 533—546.
208. C. Landberg. Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale. I, Hadramout: Journ. Asiat. 9e ser., XVIII, 182—191.
M. A. Levy. Phönizische Studien: voy. 45.
A. v. d. Linde. Quellenstudien zur Geschichte des Schachspieles: voy. 66.
209. J. Lippert. Ibn al-Qiftî's Ta'rīḫ al-Ḥukamā': D. Litt. Zeit., 1903, col. 1526—1530.
210. E. Littmann. Arab. Schattenspiele mit Anhängen von G. Jacob: Museum X, 13—15.
211. E. Littmann. Neuarab. Volkspoesie gesammelt u. übers.: D. Litt. Zeit., 1904, col. 2291—2292.
212. D. Lopes. Historia dos Portugueses no Malabar por Zinadim: Museum VII, 195—197.
213. T. M. Lycklema à Nyeholt. Voyage en Russie, au Caucase et en

Perse, dans la Mésopotamie, la Syrie et la Turquie: Ned. Spect., 1873, p. 242—244.

214. D. S. Margoliouth. Dīwān des Dichters Sibt ibn at-Ta'awīdhī: Gött. gel. Anz., 1906, p. 560—563.

215. D. S. Margoliouth. The Irshád ilá Ma'rifat al Adíb, or Dictionary of learned men of Yáqút. Vol. (Gibb Memorial VI, 1): Journ. of the roy. asiat. Soc., 1908, p. 865—867.

216. J. Marquart. Erānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i: W Z K M., XVI, 189—197.

K. Marti. Kurzgef. Grammatik der bibl. aram. Sprache: voy. 103.

217. A. Mehren. Avicenne. Traités mystiques: Journ. Asiat., 8e série, XVI, 555—559.

218. A. Mez. Abulkâsim, ein bagdâder Sittenbild; Gött. gel. Anz., 1902, p. 723—736.

P. C. Molhuysen. Geschiedenis der Univ. Bibl. te Leiden: voy. 286.

219. A. Mouliéras. Le Maroc inconnu. 1e Partie: Exploration du Rif, et 2e Partie: Exploration du Djebala: Journ. Asiat., 9e serie, XV, 191—199.

A. Mouliéras. Fez: voy. 116.

W. Munzinger. Ostafrikanische Studien: voy. 35.

220. A. Musil. Karte von Arabia Petraea: Zeitschr. f. Assyriol., XX, 461—465.

221. A. Musil. Arabia Petraea. I. Moab. II. Edom: ibid,, XXI, 391—394.

222. A. Musil. Arabia Petraea. III. Ethnologischer Reisebericht: ibid., XXII, 211—215.

223. C. A. Nallino. Al-Battānī sive Al-Battenii opus astronomicum. Tres partes, 1899—1907: Z D M G., LXII, 146—148.

224. M. Margaret Newett. Canon Pietro Casola's pilgrimage to Jerusalem in the year 1494: D. Litt. Zeit., 1908, col. 1395—1397.

225. Th. Nöldeke. Das Leben Muhammeds nach den Quellen populär dargestellt: Nieuwe Jaarb. voor wetensch. theologie VI (1863), p. 99—103.

226. Th. Nöldeke. Die alttestamentl. Literatur in einer Reihe von Aufsätzen dargestellt: De Gids, 1869, II, 174—182.

227. Th. Nöldeke und A. Müller. Delectus veterum carminum arab.: Z D M G., XLIV, 706—710.

Th. Nöldeke. Das iranische Nationalepos: voy. 102.

228. Th. Nöldeke. Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft: Museum XII, 90—91.

229. [Th. Nöldeke]: Orientalische Studien Th. Nöldeke zum 70. Geburtstag gewidmet: Journ. Asiat., 10e série, VII, 335—341 et: Museum XIII, 329—330.

J. Olshausen. Beiträge zur Kritik des überl. Textes im Buche Genesis: voy. 48.

H. Oort. De dienst der Baälim in Israël: De Gids, 1865, I, 531—548; comp. av. n°. 205.

230. J. Östrup. Umar ibn Muhammed al Kindi's Beskrivelse af Aegypten: Z D M G., L. 736—741.

J. Östrup. Contes de Damas: voy. 105.

W. G. Palgrave. Personal narrative of a year's journey through Central- and Eastern Arabia: voy. 39.

231. Papyrus Erzherzog Rainer; Führer durch die Ausstellung: Museum II, 90—92.

232. O. Pautz. Muhammeds Lehre von der Offenbarung: Theol. Tijdschr., XXXIII, 152—157.

H. Pierson. De heilige steenen in Israël: De Gids, 1865, I: 531—548; comp. av. n°. 205.

233. H. Pierson. Baetyliëndienst: De Gids, 1867, I, 356—366.

234. C. N. Pischon. der Einfluss des Islâm auf das häusliche, sociale und politische Leben seiner Bekenner: De Gids, 1882, IV, 188—190.

235. Italo Pizzi. Letteratura araba: D. Litt. Zeit., 1903, col. 3003—3005.

236. E. Pröbster. Ibn Ginnī's Kitāb al-Muġtaṣab: Gött. gel. Anz., 1905, col. 847—848.

O. Procksch. Über die Blutrache bei den vorislam. Arabern: voy. 108.

237. G. Rat. Al-Mustatraf, traduit pour la première fois: D Litt. Zeit., 1903, col. 466—468.

238. N. Rhodokanakis. Der Dîwân des Ibn Ḳais ar-Ruḳajjât: Gött. gel. Anz. 1902, p. 975—980.

239. T. Roorda. Commentarius in vaticinium Michae: De Gids, 1870, II, 131—144.

240. G. Roskoff. Die Simsonsage nach ihrer Entstehung, Form. u. Bedeutung und der Heraclesmythus: Nieuwe jaarb. voor wetensch. theologie V (1862), p. 130—137.

241. G. Rothstein. Die Dynastie der Lahmiden in al-Hîra: Theol. Tijdschr., XXXIII, 157—159.

242. E. Sachau. Djawâlîkî's Al-Muʿarrab nach der Leydener HS. herausgegeben: Rev. critique d'hist. et de litt., 1867, I, 401—405.

243. E. Sachau en collab. avec d'autres: Ibn Saad. Biographien Muhammeds, seiner Gefährten und der späteren Träger des Islāms bis zum J. 230 der Flucht. Bd. III, 1, 2, VIII: Z D M G., LIX, 377—412.

244. E. Sachau en collab. avec d'autres: Ibn Saad etc. Bd. I, 1, V, IV, 1: Z D M G., LXI, 441—485.

245. G. Salmon. L'introduction topograph. à l'histoire de Bagdâdh d'Al-Khatîb al-Bagdâdhî: Journ. Asiat., 10e série, III, 158—169.

A. F. von Schack. Poesie und Kunst der Araber in Spanien u. Sicilien: voy. 37.

R. Schlottmann. Die Inschrift Eschmunazars: voy. 45.

P. Schröder. Die phönizische Sprache: voy. 45.

246. M. Schwab. Itinéraire juif d'Espagne en Chine: T'oung Pao III, 94—97.

247. P. Schwarz. Der Diwan des ʿUmar ibn Abi Rebiʿa. I. Hälfte: Journ. Asiat., 9e série, XVIII, 528—540.

248. P. Schwarz. Gedichte des Maʿn ibn Aus: D. Litt. Zeit., 1903, col. 1057—1959.

249. C. F. Seybold. Kitāb al noqat wal-dawair: D. Litt. Zeit., 1902, col. 921—922.
250. C. F. Seybold. Geschichte von Sul und Schumul: D. Litt. Zeit., 1902, col. 3216—3218.
251. C. Snouck Hurgronje. Mekka: Ned. Spect., 1889, p. 91—92.
252. A. Socin. Arabische Grammatik. 4. Aufl.: Museum VII, 81—82.
253. C. Sonneck. Chants arabes du Maghreb. I. Texte ar. II. Traduct. et notes: D. Litt. Zeit., 1904, col. 2291—2292.
254. G. Le Strange. Baghdad during the Abbasid Caliphate: Museum IX, 81—83.
255. G. Le Strange. The lands of the Eastern Caliphate... from the Moslem conquest to the time of Timur: D. Litt. Zeit., 1905, col. 2798—2800.
256. M. Streck. Die alte Landschaft Babylonien nach den arab. Geographen. I. Theil: Museum IX, 81—83.
257. H. Stumme. Tunisische Märchen und Gedichte: ibid., I, 247—248.
258. H. Stumme. Tripolitanisch-Tunisische Beduinenlieder: ibid.. II, 312—314.
259. H. Stumme. Dichtkunst und Gedichte der Schluḥ: ibid., III, 298—299.
H. Stumme. Märchen der Schluḥ von Tazerwalt: ibid., III, 298—299.
260. H. Stumme. Über die deutsche Gaunersprache u. and. Geheimsprachen: ibid., XI, 101—102.
261. H. Stumme. Maltesische Studien: ibid., XII, 207—208.
262. Syed Ameer Ali. A critical examination of the life and teachings of Mohammed: Theol. Tijdschr., VIII, 97—99.
263. P. M. Sykes. The Gypsies of Persia: Journ. Gypsy Lore Soc., I, 181—182.
264. Knut L. Tallquist. Ibn Sa'îd. Kitâb al-Muġrib fî hulâ al-Maġrib. Buch IV nebst einem Auszug aus al-Kindî's Ta'rîh Miçr: ZDMG., LV, 148—164.
W. Tomaschek. 30 Tafeln (Bittner's Mohît übers.): voy. 165.
G. van Vloten. Recherches sur la domination arabe, le Chiitisme et les croyances messianiqnes sous le Khalifat des Ommayyades: voy. 95.
265. K. Vollers. Fragmente aus dem Muġrib des Ibn Sa'îd: ZDMG., XLIX, 706—710.
266. K. Vollers. Nachtrag zu der Anzeige Bd. 49, S. 706 ff.: ZDMG., Bd. L, 160.
267. K. Vollers. Die Gedichte des Mutalammis, arab. u. deutsch: WZKM., XVIII, 101—107.
268. J. Wellhausen. Die relig.-polit. Oppositionsparteien im alten Islam: Museum IX, 369—372.
269. J. Wellhausen. Die relig.-polit. Oppositionsparteien etc. D. Litt. Zeit., 1902, col. 33—34.
270. J. Wellhausen, Das arab. Reich und sein Sturz: Museum X, 246—249.
M. F. Woepcke. Sur l'introduction de l'arithmétique en Occident: voy. 33.

M. F. Woepcke. Mém. sur la propagation des chiffres indiens: voy, 33.

271. G. Zaydân. Tarîkh al-tamaddoni'l-Islâmi (hist. de la civilisation musulm.) tom. I, 1902, tom. II, 1903: Journ. Asiat., 10e série, III, 356—359:

272. K. V. Zettersteen. Die Alfîje des Ibn Mu'ṭî: Museum VIII, 213.

273. H. Zimmern. Vergleichende Grammatik der semit. Sprachen: Museum V, 325—327.

VI. *Varia* (*enseignement, congrès, rapports, etc.*)

274. Uit het ideale Amerika [à propos de Laboulaye. Paris en Amérique]. N. Bijdragen t. bevordering v. h. Onderwijs. 's Grav. Gebr. v. Cleef, I (1864), p. 248—264.

275. Iets over het lager onderwijs in België: Ned. Spect., 1864, p. 389—391.

276. Kosteloos onderwijs. Leiden. S. C. van Doesburgh. 1866. (21 p.).

277. Het lager onderwijs in Pruisen: Jaarb. voor h. lager Onderw. in h. Kon. der Nederlanden. Redact. M. P. Lindo. jaarg. 1868, p. 248—270.

278. Wetsvoorstel tot regeling v. h. Hooger Onderwijs: Schoolblad, jaarg. 1874.

279. Ontwerp van Wet tot regeling v. h. Hooger Onderwijs met Memorie van toelichting, voorafgegaan door aanteekeningen van M. J. de Goeje. 's Gravenh. Gebr. v. Cleef, 1874. gr. 8°. (26 p.)

280. Aanteekeningen op het wetsontwerp Kappeyne tot regeling van het lager onderwijs. Leiden, E. J. Brill, 1878 (22 p.)

281. Onderwijs [A propos de: E. G. Browne, A year amongst the Persians]: Museum, I, 459—461.

282. Verslag van de lotgevallen der Universiteit in het afgeloopen jaar, uitgebracht den 19den Sept. 1882 bij het overdragen der waardigheid van Rect. Magnif. aan Dr. P. van Geer. Leiden, E. J. Brill, et: Ann. de l'Un. de Leide, 1882.

283. Uitnoodiging aan alle bezitters en bestuurders van bibliotheken, waarin zich Oostersche Hss. bevinden: Ned. Spect., 1873, p. 186.

284. Aanwinsten der verzameling van Oostersche Hss. te Leiden: Ned. Spectat., 1874, p. 379—380 [concerne les manuscrits 2094—2196, dons de MM. Tromp, Roorda et de Jong.].

285. Mitteilung und Bitte „Tiele's Kamer" betreffend: Z D M G., LVIII, 294—295.

286. Compte-rendu de: P. C. Molhuysen, Geschiedenis der Univ.-Bibliotheek te Leiden: Museum XIII, 309—310.

287. Waar blijft de waardigheid? Een woord over de museumquaestie. Leiden, E. J. Brill, 1903 (14 p.).

288. Briefliches [an Prof. Fleischer (1 Oct. 1862) über seine Studien in Oxford und London]: Z D M G., XVII, 393—394.

289. Correspondentie: Ned. Spect., 1869, p. 83 [pour rectifier une communication que le Spectator avait empruntée à „l'Athenaeum" concernant les manuscrits de la bibl. de Timour à „l'East India House"]

290. Eene vraag, door Mejuffr. M. Berdenis v. Berlekom met antwoord van Prof. M. J. de Goeje: Ned. Spect., 1888, p. 372—373 [Les „Minnebrieven" de Multatuli traduits par H. Meyners d'Estrey sous le titre: Légendes orientales d'après le Ms. arabe d'un auteur inconnu].
291. Arabic dictionaries: The Academy Vol. 12 (1877), p. 411 [Pour expliquer ce qu'avait dit Dozy, que le lexique de Lane demandait à être complété].
292. The projected edition of Tabari, Leiden, 1876; suivi en 1877, 1879 et 1881 de communications analogues concernant l'édition d'at-Tabarî; ces quatre publications furent reproduites en 1901 dans l'introduction des annales d'at-Tabarî (Introductio p. XXVII—XLII).
293. Native and European grammarians of Arabic. — A reply: Asiat. Quart. Review, III^{d} Series, Vol. III, 126—128 [A propos des observations de Howell sur la troisième édition de la grammaire arabe de W. Wright].
294. [M. J. de Goeje über seine Ausgabe des Ibn Qotaiba]: Orient. Litt. Zeit., VIII, 30—32 [sous la rubrique Sprechsaal; à propos d'un compte rendu de H. Reckendorff dans l'Or. Litt. Zeit., VII, 441—444].
295. Het 3^{e} Intern. Congres van Oriëntalisten te St. Petersburg: Ned. Spect. 1875, p. 62. [Invitation à y participer].
296. Het Oriëntalisten-Congres [te Stockholm en Christiania]: Ned. Spect., 1889, p. 300—301.
297. Verslag van de gedelegeerden der Ned. Regeering omtrent het in Sept. jl. gehouden 13^{e} Oriënt.-Congres te Hamburg: Ned. Staatscour. Oct. 1902 N°. 251.
298. Het 14^{e} Oriëntalisten-Congres te Algiers: Ned. Staatscour. van 26 Mei 1905 N°. 123.
299. Report on the Encyclopaedia of Islam: Intern. Association of Academies. Second general assembly. Report of proceedings, p. 29—30.

VII. *Travaux à paraître.*

300. Arabien: Enzyclopädie des Islām I, 384—394.
301. Carmathians: Encyclopaedia of Religion and Ethics (dans le Vol. III).
302. La filiation de Mohammed: Centenario della nascita di Michele Amari, Vol. I, p. 151—158, Palermo 1910.

SECOND SUPPLEMENT.

DISTINCTIONS DONT FUT L'OBJET

MICHAËL JAN DE GOEJE [1]).

13 juin 1863. Membre d'honneur de la Section Provinciale (Hollande méridionale) de l'Association des Instituteurs Néerlandais (Gewestelijke Vereeniging Zuid-Holland van het Nederlandsch Onderwijzersgenootschap).

12 avril 1869. Membre ordinaire de l'Académie Royale des Sciences d'Amsterdam.

7 décembre 1872. Correspondant de la Société Royale des Sciences de Goettingue (Königliche Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen) (voy. 3 novembre 1888).

14 avril 1878. Membre d'honneur de l'American Oriental Society, Hartford, Conn.

1er juin 1878. Membre correspondant de la Société d'Arts et de Sciences de Batavia (Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen).

16 janvier 1882. Chevalier de l'Ordre Turc de Medjidié de troisième classe.

13 juin 1882. Membre étranger de l'Académie Hongroise des Sciences.

26 septembre 1882. Membre d'honneur de la Deutsche Morgenländische Gesellschaft.

31 janvier 1883. Membre correspondant de la Societa Geographica Italiana.

19 mai 1885. Membre d'honneur de la Royal Asiatic Society.

1) Nous n'avons pas mentionné ici la qualité de membre de sociétés savantes, quand elle supposait le versement d'une cotisation, non plus que les dignités entraînant des occupations déterminées.

24 décembre 1886. Correspondant de l'Institut de France. (voy. 28 décembre 1900).

29 décembre 1886. Membre correspondant de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg.

22 avril 1887. Membre correspondant de la Société de Géographie de Paris [1]).

3 novembre 1888. Membre étranger (succédant à M. le professeur H. L. Fleischer) de la Société Royale des Sciences de Goettingue (voy. 7 décembre 1872).

12 avril 1889. Chevalier de l'Ordre Egyptien de Medjidié de deuxième classe.

7 septembre 1889. Commandeur de deuxième classe de l'Orde de l'Etoile Polaire (Suède).

17 mai 1890. Membre de la Société Hollandaise des Sciences (Hollandsche Maatschappij der Wetenschappen) de Harlem.

5 octobre 1891. Chevalier de l'Ordre du Lion Néerlandais (voy. 17 juillet 1906).

13 avril 1894. Membre ordinaire de l'Académie Royale des Sciences et Lettres de Danemark.

16 janvier 1895. Membre de l'Ordre Prussien „pour le mérite" encourageant les sciences et les arts.

19 mai 1895. Membre correspondant étranger de l'Académie Impériale des Sciences de Vienne.

19 janvier 1896. Officier de la Légion d'Honneur.

18 juin 1896. Docteur de l'Université de Cambridge.

17 avril 1897. Membre d'honneur de la Société Néerlandaise de Géographie (Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap [2]).

26 avril 1897. Membre d'honneur de la Société Archéologique Russe.

28 décembre 1900. Membre étranger (succédant à Max Müller) de l'Institut de France (voy. 24 décembre 1886).

2 mars 1904. Membre d'honneur de l'Asiatic Society of Bengal.

---

1) Cette Société décerna à De Goeje (11 août 1875) une mention honorable à l'occasion de son envoi pour l'exposition organisée à Paris en même temps que le Congrès International des Sciences Géographiques.

2) De 1876 à 1897, De Goeje fit partie du comité de cette société, à part les intervalles prévus dans les statuts de la Société.

29 juin 1904. Membre correspondant de l'Académie Britannique.

15 juin 1905. Membre étranger de la Société Asiatique de Paris.

12 juillet 1905. Membre correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Bavière (Königlich-Bayerische Akademie der Wissenschaften).

1er mai 1906. Officier de l'Instruction Publique.

17 juillet 1906. Commandeur de l'Ordre du Lion Néerlandais (voy. 5 octobre 1891).

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL, LEIDE.

PJ
64
G6H814

Hurgronje, Christiaan Snouck
Michaël Jan de Goeje

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY